

Chapitre 3: Un Empire de douze ans.

N.B. La politique antisémite du III^e Reich et le système concentrationnaire font l'objet du chapitre 4 de ce cours.

I-Le projet hitlérien.

« Qu'est cela, pensez-vous, sinon un enfant, tel que nous en voyons dans nos collèges, et nous les appelons des cancre, parce qu'ils ne se lavent guère, rongent leurs ongles, et se racontent indéfiniment des histoires dont ils se refusent à rien dire à leur confesseur. Celui-là se raconte aussi des histoires, mais malheureusement, ce sont des histoires qui arrivent... » (Bernanos).

Contrairement à ce qu'attendaient les hommes qui, par passion, maladresse ou cynisme, le firent ou le laissèrent accéder au pouvoir, Adolf Hitler n'était pas un homme politique ordinaire, un démagogue avide avant tout du pouvoir et de ses fastes, l'un de ces manipulateurs opportunistes qui se font élire en éructant n'importe quoi puis s'assagissent, ne cherchent plus qu'à durer, recherchant des compromis avec les forces politiques, économiques et sociales. Ce n'était pas non plus un conservateur ni un réactionnaire: le régime nazi n'a rien eu d'une tentative pour retenir le temps, pour arrêter l'Histoire au nom d'une vision idéalisée du passé, de l'âge d'or, de l'ordre divin légué par les Anciens. Hitler croyait à quelque chose qu'il appelait le "progrès"; il voulait modeler une humanité, selon lui, meilleure. Socialement, il n'était pas du même monde que les Hindenburg et les von Papen; Autrichien tellement ordinaire dont l'expérience majeure, la guerre, avait été celle de toute une génération (« Le soldat inconnu allemand, c'était lui, pourquoi ne nous en sommes-nous pas aperçus plus tôt?¹ »), il venait du peuple, s'était appuyé sur le peuple pour parvenir au pouvoir (et seulement secondairement sur les forces de la réaction et de la tradition, dont il avait su manipuler la stupidité); il agissait en vue de ce qu'il tenait pour le bien d'une entité qu'il baptisait également "le peuple".

C'était très exactement le contraire d'un Napoléon III ou d'un Franco: un artiste plus qu'un politicien, j'y reviendrai; un idéologue, un révolutionnaire idéaliste prêt à tout pour voir triompher ses idées et qui jamais ne les perdit de vue², qui toujours accorda la primauté à l'idéologie sur le politique, même s'il pouvait se révéler hésitant au moment de la prise de décisions concrètes. « Les illusions de M. Hitler étaient médiocres, seulement M. Hitler n'y était pas médiocrement attaché » (Bernanos). Il avait du monde une vision extrêmement personnelle, cohérente

¹ Une photo célèbre, prise à Munich le jour de la déclaration de guerre en août 1914, montre le futur dictateur perdu dans la foule, visiblement fort excité – un homme parmi d'autres, sur qui l'objectif du photographe n'a cadré que par hasard, et sur lequel nous-mêmes ne nous arrêtons qu'à cause de son destin postérieur: un homme dans la masse, un homme de l'ère des masses. Dans le texte déjà plusieurs fois cité, Bernanos ajoute que Hitler appartient « à l'espèce que le réalisme exploite depuis le commencement du monde, à ce frai humain, à la transparence gelée qu'engouffrent les Prestiges voraces », puis revient à son thème premier: Hitler est de ceux qui sont « nés respectueux », mais les expériences de sa jeunesse et de la guerre lui ont fait perdre tout respect non pas envers le "Bon Art", mais envers les puissants, les prestigieux, les bien nés.

² Hitler était un homme d'idées fixes et de manies, son comportement quotidien l'illustrait abondamment. Il ne fumait pas, ne buvait ni alcool ni café; au début des années 1930, il devint végétarien. Maniaque de propreté, il se lavait anormalement souvent.

et précise, quoique simpliste (parce que simpliste?), une utopie¹ qu'il était décidé à réaliser quel qu'en fût le coût – cela lui était d'autant plus facile que c'était une utopie de la violence. Il trouva en lui et en Allemagne – nous verrons comment au cours de ce chapitre – les moyens, l'énergie nécessaire pour triompher de toutes les résistances, de toutes les pesanteurs, et pour mener à bien une bonne partie de ce projet: ce sont cette absence de retenue, ce défaut de compromission avec l'ordre existant des choses, ce caractère radicalement révolutionnaire qui font du régime hitlérien une monstruosité sans égale dans l'Histoire – sauf peut-être le régime bolchevik².

¹ En fait, ce mot convient mal. Hitler n'a jamais imaginé la société idéale dans tous ses détails comme Fourier ou Cabet, ni même dans ses grandes lignes: il a imaginé le combat, un combat auquel il ne voyait pas de fin, dont il ne rêvait pas qu'il pût déboucher sur une société parfaite, apaisée; son idéal était dans l'action. Disons qu'il avait une vision cohérente, totale, de l'avenir: c'est dans ce sens élargi que je prendrai le mot "utopie" en parlant des nazis.

² *Fragment d'idéologie:* qu'on me comprenne bien – je ne prétends pas que les deux régimes sont identiques. Comparer n'est pas identifier. Toute expérience historique est singulière, car on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve; mais pour réfléchir il faut bien établir des liens, il faut bien comparer, c'est-à-dire dégager ce qui est semblable, ce qui est différent – puis faire un bilan, décider ce qui l'emporte des ressemblances ou des différences. Je veux dire que le nazisme et le bolchevisme, si différents qu'ils ont été par ailleurs, ont en commun d'avoir tenté l'incarnation d'une vision téhorique du monde, la construction d'une humanité nouvelle, d'un ordre nouveau à l'échelle de la planète; qu'ils ont bénéficié pour cela des mêmes moyens inédits dans l'Histoire; que de ce fait ils sont allés plus loin dans la réalisation de leur projet, dans le remodelage et le chamboulement du matériel humain, qu'aucun pharaon, empereur ni *caudillo* n'avait jamais osé le rêver; ce avec des méthodes en bonne partie comparables, et, je crois, dans un "esprit" assez semblable – c'était peut-être l'esprit du temps, l'esprit de cette génération de la grande boucherie, portée à tous les extrémismes, à toutes les violences (sur ces aspects générationnels, voyez le cours de Relations internationales, à la fiche P2b).

Une différence cependant: il y a nettement moins de discontinuité entre l'œuvre de Hitler et les principes exposés dans *Mein Kampf*, qu'entre celle de Lénine et Staline et les principes du marxisme. L'œuvre des bolcheviks s'est inscrite en contradiction avec tout ce qu'il y avait de progressiste, d'humaniste dans la tradition socialiste: elle en a été une monstrueuse déviation, une « pathologie » (F. Furet), dont il est toujours possible de se demander quand elle s'est déclenchée: lorsque Staline a pris le pouvoir? Lorsque Lénine a adapté le marxisme aux conditions spécifiques d'une révolution en Russie? Ou bien les racines du totalitarisme bolchevik étaient-elles déjà dans Marx, dans l'idée d'utopie en elle-même? (Dans le cours sur la Russie je prends parti pour la deuxième de ces hypothèses). En tout cas, il est toujours possible de critiquer le bolchevisme (sa violence, son mépris de l'être humain, ses tendances "éliminationnistes") au nom du socialisme, c'est-à-dire de ce dont Lénine et Staline se réclamaient (même si pour eux il ne s'agissait que d'un idéal lointain: si leur action concrète, à l'échelle de leur temps, obéissait à des principes hétérogènes à cet idéal; si les moyens l'avaient emporté sur la fin, et ils n'étaient guère différents de ceux qu'envisageait Hitler). En revanche il est impossible de critiquer la pratique politique nazie au nom de *Mein Kampf*, car entre l'un et l'autre n'y a pas eu déviation, mais bien application fidèle et systématique. Ce qui pour Lénine et Staline n'était que moyen, pour Hitler était une fin ultime. Comme le dit Rovin: « les références affichées du communisme rest[aient], même chez Staline,

l'épanouissement des personnes dans une liberté harmonieuse, alors que le national-socialisme ne propos[ait] à la race élue que le pouvoir pour le pouvoir, la puissance pour la puissance, la domination comme source d'une joie homicide, non la fin des querelles mais la perpétuation de la querelle qui permet aux forts d'écraser les faibles parce que c'est pour cela qu'ils sont là ».

Il est tout à fait légitime de soutenir que cette différence l'emporte sur toutes les ressemblances, que l'essentiel est que la légitimité ultime des deux projets n'ait pas été la même, que Lénine n'a pas écrit ce que Hitler a écrit (ou alors occasionnellement, comme dans le fameux discours d'août 1918 sur les koulaks que je cite au chapitre 2 du cours sur la Russie, et qu'alors pour le leader bolchevik il s'agissait seulement des *moyens* – la conduite de la Révolution – et pas des *fins* – une vision globale du monde). Ma sensibilité personnelle me pousse à considérer au contraire que l'essentiel est ce qui s'est passé concrètement, ce qui est réellement arrivé aux gens; que la différence des idées proclamées n'importe guère du moment que les résultats ont été identiques – il me semble que ce qui importe à l'historien, c'est de comprendre pourquoi on est arrivé à ces résultats concrets identiques à partir d'idées différentes.

C'est en partie, je crois, un problème d'expérience personnelle. En France, il est compréhensible que la génération qui a connu la seconde guerre mondiale se refuse à établir un lien entre les idées de la L.V.F. et de la division *Das Reich*, et celles qui ont inspiré une partie non négligeable de la Résistance: chez nous, les communistes ont toujours été à gauche (que cette qualité ait été usurpée ou non est un autre problème, brillamment traité par F. Furet dans *Le passé d'une illusion*); leurs pratiques n'ont jamais été comparables à celles des collabos et des fascistes – l'immense majorité des militants du P.C.F. étaient, à toutes les époques, des gens généreux, courageux, dévoués. Mais ailleurs, les choses se sont passées autrement. J'ai, de longue date, de l'intérêt et de l'affection pour une partie de l'Europe qui a terriblement souffert à la fois de l'un et l'autre des deux grands fléaux du XXe siècle, et selon des modalités assez semblables – quant aux principes ultimes au nom desquels on les a doublement et semblablement massacrés et opprimés, les Estoniens s'en contrefichent: un massacre est un massacre, et ils considèrent comme totalement saugrenue l'idée que le communisme puisse être considéré, d'une manière ou d'une autre, comme un progressisme même dévoyé, qu'il puisse y avoir une différence de qualité entre l'horreur communiste et l'horreur nazie. Pour prendre un autre exemple, il me paraît difficile d'aller expliquer aux Ukrainiens, massacrés par les bolcheviks (en tant que koulaks) en 1930-1932, puis par les nazis (en tant que sous-hommes) en 1941-1944, que les premiers massacres furent plus "humanistes" que les seconds. Comme l'a écrit Vassili Grossmann dans *Tout passe*: « les Allemands disaient: les Juifs, ce ne sont pas des êtres humains. C'est ce qu'ont dit Lénine et Staline: les koulaks, ce ne sont pas des êtres humains ».

L'extermination de populations entières sur une base raciale, qui est la marque spécifique et indélébile du nazisme sur notre XXe siècle, ne doit être ni passée sous silence, ni minimisée; comme tout événement historique majeur, elle a des traits qui ne se rencontrent en aucun autre, mais elle a aussi de nombreux traits communs avec d'autres événements, qu'il est nécessaire de mettre en évidence si l'on veut faire de l'Histoire, y compris pour dégager ce que la Shoah a d'unique, car, comme le soulignait Tzvetan Todorov dans un article paru dans *Le Monde* en janvier 1998, « comment savoir qu'une chose est différente de toutes les autres si on ne l'a jamais comparée à rien? ». Refuser de comprendre, c'est-à-dire de réfléchir, de comparer, c'est refuser de se donner les moyens d'empêcher le retour de telles horreurs. Compatir et ressentir, déplorer et commémorer n'est pas comprendre!

De ce fait, il est important de le souligner, le nazisme est avant tout un hitlérisme¹ – aucune doctrine politique n'a jamais été aussi étroitement associée aux obsessions d'un homme, aux structures profondes de sa personnalité, à sa volonté; aucun parti n'a été plus enclin au culte d'une personnalité. Même *Mein Kampf* n'a jamais eu le statut de livre sacré: la parole hitlérienne, dans son immédiateté, son inventivité, ses incohérences, l'emportait toujours sur le texte. Cependant le régime nazi n'a pas été un simple épisode diabolique, pathologique ("un fou au pouvoir"); comme les études "fonctionnalistes" l'ont bien montré, la personnalité de Hitler n'explique pas tout: les structures administratives notamment ont participé, non seulement à l'application des idées du *Führer*, mais aussi à la radicalisation idéologique du régime. Ne perdez pas ceci de vue au cours de l'exposé qui va suivre; j'y reviendrai plus précisément au début de la troisième partie.

Personne n'avait pris garde aux élucubrations contenues dans les deux tomes indigestes et pesants parus à Munich en 1925-1926², qui commençaient par une autobiographie et continuaient par l'exposé "méthodique" d'une Weltanschauung (vision du monde)³, avant de s'achever par une description du parti nazi, avec des passages très originaux sur la propagande et la manipulation psychologique des foules. Sans doute l'Europe des Lumières et

Je ne vous demande pas de partager ma sensibilité mais de réfléchir librement, avec votre sensibilité propre, en toute subjectivité, à partir des matériaux et des réflexions que je vous livre en toute subjectivité, car chacun s'exprime en fonction de son expérience et de sa sensibilité – ce que j'écris vaut aussi, bien sûr, pour moi-même: je suis trop souvent interloqué en relisant mes vieux cours de khâgne pour ne pas me demander en permanence ce que pensera de ceux que je vous livre, dans trente ou cinquante ans, le jeune professeur qui, à son tour, s'en servira pour faire ses cours, avec amusement ou agacement, et ce sentiment d'exotisme perplexe que l'on éprouve en se promenant parmi les ruines des certitudes passées.

¹ La formule est de Kershaw, qui n'y adhère pas.

² Un autre manuscrit, rédigé à la fin des années 1920, inachevé, sans titre, a été publié en 1961 sous le titre *Le second livre de Hitler*; par ailleurs les "propos de table" de Hitler durant la guerre, rassemblés à son initiative, ont également été publiés après-guerre. *Mein Kampf* se vendit quand même à trois cent mille exemplaires avant janvier 1933, essentiellement à des militants; on peut raisonnablement estimer que même ceux-là, pour la plupart, ne le lurent pas entièrement.

³ Le mot *Weltanschauung* est ancien, mais les nazis en ont fait un usage incessant: pour eux, il signifiait précisément une perception du monde fondée sur les passions et les instincts, par opposition à la réflexion intellectuelle qu'ils haïssaient: comme le souligne Klemperer, la *Weltanschauung* est l'opposé exact d'une philosophie, elle est traduction de l'instinct vital, mysticisme, romantisme. Pour Hitler, « la *Weltanschauung* [était] intolérante (...) Elle exige[ait] avec insistance d'être acceptée intégralement et à l'exclusion de toute autre; elle exige[ait] la conversion de la totalité de la vie publique à ses conceptions ». Hitler n'était pas le premier à développer ce genre d'idées; mais c'est le fait de les avoir *appliquées* qui fonde le caractère totalitaire du régime nazi – Mussolini avait des ambitions du même genre, mais ne les réalisa pas complètement; Franco et Pilsudski se contentaient d'obtenir l'obéissance, sans prétendre transformer tous leurs administrés en partisans fanatiques. En revanche, la parenté de la *Weltanschauung* nazie et de l'"idéologie" léniniste est évidente, la différence essentielle étant que l'"idéologie" a prétention à reposer sur une base scientifique – voyez sur ces liens le cours de Relations internationales, aux fiches P2 et P2b, et celui sur la Russie, notamment au chapitre 4 les passages sur Lyssenko et la *Jdanovchtchina*.

du progrès, qui certes à cette date était devenue celle de Verdun mais voulait croire qu'elle avait refermé cette parenthèse, était-elle incapable de prendre au sérieux ce fatras désordonné – ce n'était pas l'œuvre d'un penseur, mais celle d'un esthète, et dans l'Europe des années 1920 les esthètes ne faisaient pas de politique. Pourtant, sous la confusion du discours, il y avait des idées – courtes, mais cohérentes. Elles venaient, sans grande originalité, du vieux fond du darwinisme social, de Vacher de Lapouge, de Gobineau, de Nietzsche, de von Schönerer et de Chamberlain, et s'étaient décantées entre 1920 et 1925 à partir du terreau commun des extrémismes populistes de l'après-guerre. Voici un bref résumé des idées exposées dans *Mein Kampf*, ouvrage qui demeura jusqu'au bout au cœur du dispositif idéologique nazi.

La *Weltanschauung* de Hitler reposait sur le concept de race. La définition qu'il en donnait était exclusivement biologique, sans les ambiguïtés du "racialisme linguistique" de Renan par exemple; il assimilait les peuples (les nations) à des races, c'est-à-dire des communautés linguistiques ou politiques à des communautés biologiques: pour lui, la langue, la culture, la religion étaient des traits seconds, sans parler de l'attachement à un État ou à un passé (en cela, le racialisme nazi se distinguait nettement, même s'il en était issu, des nationalismes à base linguistique et culturelle qui avaient fleuri en Europe centrale et orientale au XIXe siècle). Pour Hitler, une race était un être collectif et invariant, doté de caractéristiques physiques et mentales inaccessibles à l'évolution historique: nous sommes le sang qui coule dans nos veines, nous ne pouvons échapper à cette détermination biologique. Chaque race a ses propres caractères, originels, et n'a donc pas à emprunter des éléments au patrimoine des autres races. *Mein Kampf* est plein notamment de diatribes contre l'invasion des pays germaniques par le christianisme, religion non aryenne, « invention d'esprits malades »; les nazis, Rosenberg au premier chef, ont beaucoup rêvé d'un retour à une religion "allemande originelle" (*urdeutsch*), fantasmée à travers le prisme wagnérien (les *Nibelungen*, etc.). Par ailleurs, suivant une structure mentale ancienne, Hitler avait une forte tendance à penser les nations/races comme des "corps", c'est-à-dire comme des êtres vivants dont les membres, comme les cellules des corps, concourent à la vie sans avoir, eux, d'existence autonome – c'est ce qu'on appelle une vision "organicisme" du corps social (en l'occurrence, il faudrait plutôt parler du "corps national"). Chez Hitler, toujours porté aux extrêmes, elle prenait la forme d'une hostilité radicale à l'individualisme et à l'idée de liberté: l'individu devait tout sacrifier à sa race.

Pour Hitler, une loi de la nature, une loi biologique, première et sacrée, édictait l'inégalité des races. La même loi naturelle voulait que les races supérieures combattissent sans répit les races inférieures, comme les espèces animales et végétales se combattent entre elles (une idée issue du "darwinisme social", une dégénérescence du darwinisme qui confondait races et espèces): c'était une question d'instinct de survie, il n'y avait pas d'autre mode de relation possible que le combat et la violence. Les hommes, comme les animaux, étaient poussés par la sexualité, la faim, l'instinct de conservation; les races aussi – les nazis postulaient un "instinct de conservation raciale". Dès lors que l'œkoumène n'était pas indéfiniment extensible, les races combattaient pour le contrôle des ressources, donc de l'espace vital (on retrouvait ici l'influence de la géopolitique, science allemande par excellence). La violence était naturelle et bonne: le faible, l'inapte au combat, ne méritait pas de vivre, car il était un poids mort pour sa race; c'était la violence qui permettait aux races supérieures de dominer les autres, qui avaient pour elles la force du nombre, car ce qui est supérieur est rare (une idée issue de toutes les idéologies élitistes). Cette affirmation du caractère inévitable et permanent de la violence interraciaire faisait l'originalité de l'élitisme hitlérien: d'ordinaire, les idéologies élitistes insistent plutôt sur l'harmonie et la paix qui règnent dans la société élitiste. Bref, le nazisme était « une idéologie de fauves, et de fauves qui

rationalis[aient] en quelque sorte leur bestialité » (Rovan); une idéologie qui faisait de l'homme un animal comme les autres, avec les mêmes passions, les mêmes modes d'action, qui refusait l'idée qu'il pût y avoir dans l'homme autre chose que de l'animalité, une idéologie radicalement étrangère à toute la tradition humaniste¹.

La race aryenne (c'est-à-dire, pour Hitler, la race germanique, dont les Allemands représentaient le type le plus pur) était la race supérieure par excellence: son rôle historique avait été de civiliser le monde; elle avait vocation à le dominer, à remporter la lutte des races, car elle était la plus forte de toutes, et la nature donnait la victoire aux forts. Mais le combat n'était pas gagné d'avance, bien au contraire: l'Histoire passée avait plutôt été celle d'une décadence, d'un envahissement progressif du monde aryen par les inférieurs, leurs valeurs et leurs vices. La race aryenne avait été pure et respectée aux origines du temps (Hitler, dans la plus rance tradition romantique, assimilait ces deux idées de "pureté" et d'"origine"); mais ce n'était plus le cas, et il faudrait un sursaut extraordinaire pour qu'elle se réveillât et l'emportât, une dépense d'énergie et de violence inédite dans l'Histoire. Encore ce triomphe ne serait-t-il jamais définitif, il y aurait toujours de nouveaux combats: l'hitlérisme n'avait rien d'un millénarisme, c'est-à-dire de la promesse à court terme d'un avenir radieux.

Le grand drame de l'Histoire, ç'avait été le métissage des races, une évolution très difficile à éviter dès lors qu'elles se trouvaient en contact entre elles, et qui n'avait cessé d'affaiblir la race aryenne. Ce qui était impur était inférieur, comme dans la nature une race pure s'affaiblit inexorablement par le mélange avec une autre dès que celle-ci est plus faible² – or toutes les autres races étaient plus faibles que la race aryenne. Ce qui était impur était souillé – Hitler employait volontiers un vocabulaire de type hygiéniste; il avait tendance à fantasmer la nation, la race, comme un corps envahi par des parasites, des germes, des maladies: il parlait de la décadence des races pures comme de la conséquence d'un « empoisonnement du sang ». Le métissage était le péché suprême contre la nature, car la perte de la pureté du sang détruisait l'unité de l'âme d'une race et disloquait son être même. La première tâche de tout Aryen soucieux de l'avenir de sa race était donc d'assurer sa

¹ *Fragment d'idéologie*: qui est responsable de cet oubli de l'humanisme? Le nationalisme? Je ne crois pas: être nationaliste, ce peut être aussi accorder de l'importance à ce qui fait la richesse, la différence de chaque homme, contre les universalismes niveleurs et réducteurs des différences: à ce qu'on parle, à ce qu'on porte en soi, à ce qui fait qu'au-delà des frontières la manière de voir le monde change. En ce sens, les nationalismes sont des humanismes – quand ils ne dégénèrent pas en xénophobie. La science sans Dieu, la perte de toute transcendance dans le monde moderne? C'est une réponse classique – qu'en tant qu'athée je ne peux accepter: pour moi, il peut y avoir des valeurs sans transcendances (et même il *doit* y en avoir, car l'ordre social et l'activité intellectuelle ne peuvent reposer sur une illusion). La haine sociale issue des conflits sociaux et politiques du XIXe siècle, "partageux" contre bourgeois suceurs de sang? Mais, seule, elle n'a pas abouti à une remise en cause de l'unité de l'espèce humaine, malgré la brillante démonstration en sens contraire de H.G. Wells dans *La machine à remonter le temps*. La seule réponse convainquante me semble celle de F. Furet: une dégénérescence de l'ensemble des phénomènes que je viens d'évoquer dans le contexte du conflit le plus atroce de l'Histoire de l'Europe: l'humanisme n'avait pas résisté à l'expérience historique de l'inhumain; dans le grand abattoir qu'était devenu le vieux monde entre 1914 et 1918, l'idée d'humanité, pour certains, s'était perdue.

² Une contre-vérité biologique, évidemment. Bien au contraire les hybrides sont souvent plus résistants que les types purs!

pureté « à une époque de contamination des races » (ce qui signifiait assurer sa supériorité), d'éliminer les foyers de souillure, les sources d'abâtardissement, et même, impitoyablement, les Aryens inaptes au combat, les "dégénérés", afin de sélectionner une race plus forte car plus pure (ces idées étaient directement issues de l'eugénisme de Vacher de Lapouge)¹.

Dans cette vision du monde, le problème majeur était celui des races inférieures en contact direct avec la race aryenne, car installées sur son territoire ou à proximité: même si Hitler méprisait autant les Noirs que les Juifs, ce qui l'obsédait, c'était la race juive avant tout – mais aussi la race tzigane et les races frontalières, en contact depuis longtemps avec les Aryens par suite de la compétition pour l'espace vital, notamment la race slave (les Latins lui répugnaient moins). La détestation des Juifs s'exprimait en un langage de peur et de pathologie²: c'était une race sans terre, donc une race installée parmi les autres races; une race dont la puissance ne reposait pas sur la force et la valeur mais sur le nombre, l'habileté, la corruption, la magouille, une race sadique et criminelle par fonction naturelle en quelque sorte; une race « parasite » qui vivait en suçant le sang de ses hôtes et en l'empoisonnant (en 1927, le nazi Hermann Esser publia un livre intitulé *La peste mondiale juive*) . Non seulement elle accumulait les richesses volées aux Aryens (un thème classique de l'antisémitisme économique), mais, afin de les affaiblir et d'affermir son règne, elle leur avait inoculé divers germes de décadence: la démocratie, le pacifisme, l'égalitarisme, le socialisme, l'internationalisme. Elle se comportait de manière toujours perverse, toujours à l'inverse des races supérieures – dans *Mein Kampf*, Hitler la traitait de *Gegensvolk*, d'"anti-peuple". Son comportement ne pouvait pas être qualifié d'humain: à la limite, soutint un jour (plus tard) le *Führer*, « je suis sûr que les Juifs forment une race, mais je ne suis pas sûr qu'ils forment une race humaine ». Hitler recourait systématiquement à des termes biologiques pour la décrire.

L'idéologie hitlérienne aboutissait tout naturellement à remettre en cause l'unité de l'espèce humaine, à traiter les races ennemies comme des insectes ou des germes nuisibles dont l'élimination est urgente et légitime: « ne croyez pas qu'on puisse combattre une maladie sans tuer l'organisme qui en est la cause, sans détruire le bacille; ne croyez pas qu'on puisse combattre la tuberculose raciale sans faire en sorte que le peuple se débarrasse du microbe qui est la cause de la tuberculose raciale. Tant que nous n'aurons pas éliminé l'agent causal, le Juif, de notre sein, l'influence nocive de la juiverie ne disparaîtra pas et l'empoisonnement du

¹ L'emploi d'un vocabulaire hygiéniste/eugéniste était assez banal depuis les années 1880, y compris chez des gens qui n'étaient pas des extrémistes. Évidemment, tout le monde n'en tirait pas les mêmes conséquences que Hitler. Et encore... Des lois eugénistes avaient commencées à être votées, depuis les années 1920, en Suisse, dans la Scandinavie social-démocrate et aux États-Unis (voyez le cours sur ce pays, au chapitre 2): elles visaient explicitement l'"hygiène de la race" (il s'agissait d'améliorer "le stock génétique"). Dans ces pays on se contenta de stériliser les "dégénérés"; les nazis s'y essayèrent aussi de 1933 à 1939, avant de passer à l'extermination.

² « Expression de l'ironie méprisante et expression de l'épouvante, de la peur panique: ce sont les deux formes stylistiques qu'on rencontrera toujours chez Hitler chaque fois qu'il parle des Juifs et, par conséquent, dans chacun de ses discours et chacune de ses allocutions. Il n'a jamais dépassé son attitude du début, à la fois enfantine et infantile, à l'égard des Juifs. En elle réside une part essentielle de sa force, car elle le relie à la masse populaire la plus abrutie (...). Selon elle, celui qui est vêtu autrement, celui qui parle autrement, n'est pas l'autre être humain mais l'autre animal venant de l'autre étable, avec lequel il ne peut y avoir d'entente, qu'on doit haïr et chasser à coups de dents » (Klemperer).

peuple se poursuivra » (ce texte date d'août 1920). Ce fut ce refus d'accorder le privilège de l'humanité aux ennemis qui aboutit, notamment, à des tentatives d'utiliser les corps des déportés comme matière première industrielle, pour fabriquer du savon par exemple (pour des compléments concernant plus spécifiquement les Juifs, voyez au chapitre 4).

L'antisémitisme racial était véritablement au cœur de la doctrine hitlérienne; son « intégralisme » (Rovan) fait la spécificité de cette doctrine. Comparez avec l'Action française: pour Maurras, les juifs n'étaient "que" l'une des têtes de la Bête antinationale, de l'anti-France, et le problème juif ne se posait pas en termes biologiques mais économiques et de cohésion nationale. Même le fascisme, jusqu'à la fin des années 1930, n'avait rien d'antisémite. Les nazis se distinguaient aussi du reste de l'extrême-droite allemande *völkisch* de l'époque, pourtant passablement antisémite; mais dans ces courants le Juif n'était que l'une des figures de la décadence, l'antisémitisme n'avait pas le même caractère obsessionnel et central, il n'était pas la source d'une explication globale et innovante de la réalité, mais plutôt l'expression banalisée d'un conformisme ancien. En réalité, l'antisémitisme préexistait à la doctrine politique nazie: c'était un des traits fondamentaux de la personnalité de Hitler¹. Les derniers mots du *Führer* en mai 1945, dans son testament et dans son journal, furent pour exhorter le peuple allemand à combattre sans pitié « l'empoisonneur mondial de tous les peuples, le judaïsme international » et pour se féliciter « d'avoir éliminé les Juifs d'Allemagne et de l'Europe centrale ».

En particulier, **l'antisémitisme préexistait à l'anticommunisme nazi**, contrairement à ce qu'affirme l'historien allemand Ernst Nolte, qui voit dans l'antisémitisme des nazis une conséquence de la forte présence juive dans les institutions du mouvement communiste international et de l'U.R.S.S. dans les années 1920². De même **l'antisémitisme des nazis préexistait à leur anticapitalisme**: l'antisémitisme économique n'était pas la matrice du racisme hitlérien, même s'il occupait la première place dans les discours des premières années, lorsque la logomachie hitlérienne faisait massivement appel à des éléments empruntés aux obsessions malsaines d'une gauche radicale dévoyée. Pour Hitler l'Internationale judéo-bolchevique et le capitalisme juif n'étaient que deux figures d'un complot essentiellement juif, deux confirmations de ce qu'il avait toujours su, à savoir qu'il n'y avait qu'un seul ennemi, un ennemi de race.

Il n'empêche que Hitler avait une détestation toute particulière du "judéo-bolchevisme" et que, le racisme anti-slave venant en renfort, **l'antibolchevisme occupa une place très importante dans son discours politique** à partir de la fin des années 1920: le bolchevisme était une idée juive, l'expression politique naturelle de la race juive. Le combat contre les Juifs était d'abord, concrètement, un combat contre le "judéo-

¹ Il est impossible de le rattacher à tel ou tel épisode précis de son existence, à tel traumatisme; en revanche, je l'ai souligné au chapitre précédent, il se rattache à une ambiance qui régnait à Vienne, entre autres, dans les premières années du siècle. Mais le caractère obsessionnel de l'antisémitisme était propre à Hitler; il est possible que ce trait de sa personnalité se fût cristallisé durant la période la plus difficile de sa jeunesse, celle où rien n'allait, et où tout ce qui arrivait semblait confirmer l'obsession.

² Une tempête médiatique a éclaté en 1986 autour de son article: "*Un passé qui ne veut pas passer*": on l'appelle en Allemagne "la querelle des historiens".

bolchevisme". Il y avait dans cette obsession une dimension politique immédiate: les communistes étaient les concurrents immédiats de Hitler dans la conquête des cœurs des ouvriers allemands; mais cela allait bien au-delà. Le marxisme niait radicalement l'un des fondements de la *Weltanschauung*: la race, la nation. Pire, la lutte des classes dissolvait la nation allemande en la déchirant contre elle-même et en introduisant des solidarités entre Allemands et non-Aryens. C'était cela qui traumatisait Hitler dans la forte présence juive au sein des milieux communistes – la fraternité de classe et le mélange des races.

Il fallait reconstruire l'Allemagne comme une **Volksgemeinschaft** (communauté nationale) unie, comme un corps, et pour cela il fallait éliminer les ferments de discorde, l'esprit de classe et l'esprit de parti notamment. Cela passait également, bien entendu, par le rassemblement de tous les Allemands en une même entité politique (« *Ein Volk, ein Reich* »): Hitler reprenait les objectifs des pangermanistes d'avant 1914 – mais pour lui, encore bien plus explicitement, le *Reich* n'était qu'un instrument au service de la communauté ethnique. Un État allemand ne pouvait avoir pour tâche que de promouvoir la **grandeur** et la **pureté** de la race, et de lui assurer l'**espace** nécessaire à son existence et à l'expression de sa supériorité, en particulier par l'annexion de territoires à l'est, confisqués au judéo-bolchevisme et aux "sous-hommes" slaves¹. Ceux-ci étaient promis à l'esclavage ou à la déportation plus à l'est encore: « nous n'avons qu'un seul devoir: germaniser [la Russie] par l'immigration allemande et considérer les indigènes comme des Peaux-Rouges ». Cela allait bien plus loin qu'une simple reprise des rêves pangermanistes d'antan; c'était également une rupture avec les orientations diplomatiques traditionnelles de l'Allemagne, pays qui depuis des siècles regardait davantage vers le sud et vers l'ouest, riches et civilisés, que vers l'est. Hitler en était très conscient: « nous autres, nationaux-socialistes, nous biffons délibérément l'orientation de la politique extérieure d'avant-guerre. Nous commençons là où l'on avait fini il y a six cent ans [allusion au *Drang nach Osten*]. Nous arrêtons l'éternelle marche des Germains vers le sud et vers l'ouest de l'Europe et nous jetons nos regards vers l'est ». Ce qui n'empêchait pas qu'il faudrait d'abord régler son compte au traité de Versailles et, au passage, à la France enjuivée et négrifiée.

Une race, c'est un corps; dans un corps, il ne peut y avoir qu'un centre nerveux, un centre de décision. Il fallait **un État fort**, centralisé (Hitler haïssait le fédéralisme, les particularismes locaux qui énervaient la nation et dont les races ennemies s'étaient toujours servies pour l'affaiblir²) et évidemment non démocratique, car « le fort doit diriger et non pas composer avec les faibles ». Cet État devait être dirigé par un homme investi de tous les pouvoirs (« *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* »): l'idée était banale dans l'extrême-droite de l'époque, mais comme toujours, chez Hitler elle prenait une coloration "révolutionnaire" plus nette que dans le reste de cette mouvance. Le chef ne devait pas être une figure d'autorité traditionnelle, un roi, un César, un commandeur des croyants, mais **un "guide"** issu des masses, en dialogue permanent, en symbiose, en fusion avec elles. "Roi" et "César" sont des notions politiques, qui connotent l'ordre, l'équilibre, la stabilité; "guide" est un mot qui connote le mouvement, les troupes, les hordes, les invasions, le ver

¹ L'idéologie de l'espace vital avait été formulée en partie par Rosenberg, Germano-Balte manifestement inspiré par la geste des chevaliers teutoniques, ses ancêtres.

² Cette haine est évidemment à rattacher aussi à sa détestation de Vienne et du monde habsbourgeois.

sacrum¹. Et puis le roi, l'empereur, le commandeur des croyants, agissent au nom d'une transcendance: or le nazisme est une croyance sans transcendance, « le dieu d'Hitler s'incarne dans une race historique, sa présence est immanente et son règne aura une fin, celle de l'Histoire, au plus tard quand l'univers éclatera, mais sans doute bien avant, quand la race germanique, même systématiquement rajeunie, régénérée, aura fini par sombrer dans la déchéance » (Rovan). Les dieux des *Nibelungen* sont mortels...

Du point de vue de l'action politique, *Mein Kampf* développait une théorie étonnamment moderne du contrôle des masses (elle devait sans doute beaucoup, outre Gustave Le Bon, à la lecture minutieuse des informations en provenance d'Italie et, plus tard, de Russie). L'action politique avait pour premier but de transformer les gens en une masse, une foule où chaque individu deviendrait « aussi insignifiant qu'un vermicule » (Hitler); selon Kershaw, « lorsqu'il "voit deux cent mille personnes qui, toutes, luttent pour un idéal que lui-même ne peut pas comprendre et qu'il n'a d'ailleurs pas nécessairement besoin de comprendre", il ne perçoit que la puissance et le bien-fondé du mouvement, "il a la foi, une foi quotidiennement renforcée par un pouvoir tangible" » (les citations sont de Hitler). Pour le *Führer*, le plus puissant levier des révolutions a toujours été « un fanatisme qui fouette l'âme de la foule et la pousse en avant, fût-ce avec une violence historique, non la connaissance objective de vérités scientifiques »: ce mot de "fanatisme" est l'une des clefs du vocabulaire hitlérien. On avait là, pour la première fois dans un texte explicitement politique, la théorisation du charisme politique, de la démagogie: il ne faut pas s'adresser à la raison des hommes mais mobiliser leurs passions, qui sont simples, les pousser à l'extrême par la répétition obsessive d'un petit nombre de formules²; plus la masse des gens à atteindre est grande, plus le niveau de l'argumentation doit être placé bas, plus il faut faire appel aux passions, et de préférence aux passions négatives (« la compréhension des choses ne fournit aux masses qu'un frêle appui. Leur seul sentiment stable est la haine »³).

¹ Cette notion est issue de l'Histoire très ancienne de Rome; elle a été reprise avant 1914 par un certain nombre d'"avant-gardes", dont la "Sécession" viennoise, mais dans un sens moins extrême que celui que j'applique ici aux nazis. Lors des disettes, les Samnites, un peuple semi-nomade d'Italie centrale, consacraient à Mars les enfants à naître au printemps suivant. À l'adolescence, on les expulsait de la communauté sous peine de mort et on les envoyait fonder une colonie, en suivant les traces d'un animal qui leur avait été attribué à leur naissance à titre de "totem". Les errances imprévisibles, à la poursuite d'un pic-vert, d'un cerf ou d'un loup, de ces hordes de jeunes gens affamés, mais préparés depuis leur naissance à l'idée qu'ils allaient devoir vaincre ou mourir, semaient la terreur.

² Un observateur notait en 1931: « du blanc et du noir! et non des pensées compliquées... Le sujet abordé doit être explosif... Pas de formules prudentes concoctées par une assemblée de sages. Soulever la passion, attiser le feu jusqu'à ce que la foule se déchaîne ».

³ Cette dernière citation est extraite d'un discours prononcé à Hambourg en 1926. L'idée est ancienne: elle est déjà dans Aristote, qui soulignait que le tyran fait appel, systématiquement, aux passions basses de son auditoire, et dans La Boétie. Hitler les avait-il lus, ou avait-il lu des auteurs qui les avaient lus? A-t-il élaboré tout seul cette facette de son idéologie, dans le feu de l'action? Toujours est-il que si ces idées n'étaient pas neuves, Hitler était le premier depuis longtemps à envisager de les appliquer à sa propre carrière politique. L'Europe sortait de mille ans de monarchies à légitimité non populaire et d'un siècle de démocraties "contrôlées", élitistes, dont le problème était d'éduquer les masses et, en

Autre innovation par rapport à la réflexion politique de l'époque, dans *Mein Kampf* Hitler consacrait de longs développements à la propagande, dont il soulignait le caractère central dans l'action politique. L'objectif en était de « gagner des sympathisants », d'« essayer de faire pénétrer une doctrine dans le peuple entier », et ce par quelque moyen que ce fût, même en prenant des libertés avec le dogme: « l'agitation import[ait] plus que la théorie » (Kershaw). Les théoriciens, les intellectuels du nazisme s'étaient montrés bien incapables d'agir, ainsi Rosenberg lorsqu'il s'était trouvé en charge de la N.S.D.A.P. en 1924-1925...

Ces idées convenaient admirablement à Hitler, orateur inné, instinctif, doté d'un sens quasi animal du dialogue avec la foule: c'était ce sens instinctif des multitudes, ce don d'entraînement, qui faisait d'un homme médiocre aux idées extrémistes, au « dogmatisme d'autodidacte » (Kershaw) bien autre chose qu'un simple fanatique ou un illuminé, bien plus que l'homme qui vitupère sur le quai du métro: un politicien exceptionnellement doué. Et il en avait une conscience aiguë, depuis ses premiers pas en politique à Munich en 1920, depuis qu'un de ses instructeurs à l'armée avait noté: « c'est un tribun-né qui, par son fanatisme et son style populiste, captive l'attention et oblige à penser comme lui »¹. Selon un témoin privilégié des premières années, Otto Strasser, il réagissait aux vibrations les plus secrètes du cœur de ses auditeurs avec « la sensibilité d'un sismographe ou peut-être d'un poste récepteur de radio »; il exerçait sur elle une attraction magnétique, grâce à sa voix qui, par sa seule puissance brutale, par sa seule sonorité, par son timbre un peu rauque, étrange, ébranlait l'auditoire, pénétrait au tréfonds de chacun, en faisait une proie tout offerte; par ses mimiques de possédé, parfois à la limite de la transe; par son regard (on a évoqué ses "yeux de médium") capable de fasciner comme de mettre mal à l'aise ou de faire peur. On sortait des discours de Hitler en transes, voire dans un état proche de l'orgasme, comme ce nouveau militant en 1926: « j'avais les larmes aux yeux, la gorge nouée à force de pleurer. Soudain, un cri de soulagement et d'enthousiasme libéra la tension devenue insupportable, tandis que la salle croulait sous les applaudissements ».

Cet immense charisme, au sens courant du terme (j'en utiliserai un autre plus précis un peu plus bas), contrastait avec la médiocrité et la vulgarité extérieures du personnage: un visage pas particulièrement séduisant, une tête trop grosse, une dentition déficiente, une mise peu élégante. Du reste, il ne s'exerçait qu'auprès de ceux qu'une proximité idéologique prédisposait favorablement; pour les autres, longtemps Hitler ne fut qu'un "cerveau fêlé", et il fallut toute la propagande abrutissante du pouvoir devenu nazi pour gagner leur adhésion – et encore, fut-elle sincère?

À quelle proportion, à quels aspects de cette idéologie et de ce programme adhéraient les électeurs nazis en 1930-1932, les Allemands après 1933, et même les militants nazis? Difficile à dire – en tout cas, tous n'ont pas adhéré à l'ensemble: Hitler a été porté au pouvoir par des gens qui voulaient la fin de la crise, la fin des humiliations et le retour à l'ordre, non pas la violence et le chaos. « Le grand public, le peuple qui a élu Hitler et les siens, n'est pas mûr [aux yeux du *Führer*, en 1933] pour les grands desseins: d'où vient cette farouche volonté de secret qui entoure d'abord ce qui se passe dans les camps de concentration, ensuite l'action d'élimination des malades mentaux et des handicapés et surtout la

attendant que cette éducation fît reculer leurs pulsions, de les contrôler le mieux possible.

¹ Hitler évoquait ainsi son entrée à la D.A.P.: « tout à coup se présentait à moi l'occasion de parler devant un auditoire plus nombreux, et ce dont j'avais toujours eu la prescience se trouvait confirmé: je savais parler » .

"solution finale" de la question juive? (...) **Pour la masse des électeurs et des membres du parti, pour la masse des ressortissants du troisième Reich, le national-socialisme est le continuateur et l'héritier de l'esprit bismarckien,** de l'armée de Frédéric II et de Hindenburg, un parti national-conservateur et néanmoins social qui veut à la fois consolider les hiérarchies et les vivifier en limitant leur caractère héréditaire » (Rovan). Pourtant, Hitler n'a pas menti, en tout cas il n'a pas toujours menti; à certains moments il a adapté son discours, un peu plus de social, un peu moins d'antisémitisme (à l'époque de la crise ce dernier thème passa à l'arrière-plan de la propagande nazie à l'usage du grand public). Mais il n'a fait que des choses qu'il avait dites. Or les Allemands ont entendu, ont voulu entendre autre chose, peut-être parce qu'il était tout simplement inconcevable, en 1933, que de telles horreurs pussent dépasser le niveau de la rhétorique, qu'il y ait à la fois la volonté et les moyens pour qu'elles deviennent: **« l'histoire entière du nazisme est celle de sa sous-estimation »** (Bracher)¹.

« Les illusions de M. Hitler étaient médiocres, seulement M. Hitler n'y était pas médiocrement attaché. Il serrait précieusement sur son cœur une pauvre petite philosophie de l'homme et de l'Histoire qui ne devait rien à Montaigne, à l'humanisme, et que nous ne voyons habituellement qu'entre les bras de nigauds désarmés. Vous les abordez en riant, et déjà ils rougissent de ce qu'ils portaient avec tant de ferveur. – "Qu'est-ce que c'est, mon ami? Voici donc les cahiers que vous dissimuliez dans votre pupitre, il y a même des vers! Je vous les confisque. Vous me copierez dix fois la liste des verbes irréguliers"–. Mais ceui-là, cet Hitler, ce cancre, vous ne lui avez pas fait honte. Il était né pour la revanche des cancre sur les professeurs » (Bernanos).

II-La conquête du pouvoir absolu (1933-1934).

Le 30 janvier 1933, Hitler n'était que le chancelier du Reich dans le cadre de la constitution de Weimar, une position fort instable, et il devait beaucoup à ceux qui l'avaient amené au pouvoir: quelle allait être sa marge de manœuvre? Contrairement à Mussolini qui jusqu'à la fin composa avec une partie de la classe politique traditionnelle, s'abstint de bouleverser complètement les institutions (il conserva notamment la monarchie) et se satisfait du poste de premier ministre, en un peu plus d'un an **Hitler fit table rase de l'ensemble des institutions et liquida, physiquement ou politiquement, l'ensemble de la classe politique, majorité et oppositions.** La violence exercée par ses troupes lui permit d'emporter la bataille, aidé par l'incapacité à s'unir de ses ennemis, que des haines inexpiables divisaient – certains s'essayèrent à la solidarité, mais un peu tard. Personne ne comprit exactement ce qui arrivait, surtout dans les élites, habituées à agir selon des règles bien établies et à traiter avec des gens respectables, selon les impératifs de la raison et les règles de l'urbanité.

« "Quelle tête faisons-nous devant ce gamin, nous autres, hommes dignes? Assurément le diable choisit ses instruments, mais nous méritions quand même autre chose, nous attendions un véritable fléau de Dieu". Hé bien, précisément, Excellences, les fléaux de Dieu sont de cette espèce. ce que le bon Dieu attend de ses fléaux, c'est qu'ils vous fassent rentrer en vous-mêmes, qu'ils humilient votre superbe (...). Les fléaux de Dieu sont des enfants, et même des enfants ratés, le rebut de l'enfance

¹ Bracher applique cette formule aux élites allemandes et aux gouvernements des démocraties.

studieuse, de mauvais élèves, en un mot, des cancre, oui des cancre » (Bernanos).

La population allemande ne réagit guère: sauf dans les quartiers à forte implantation socialiste ou communiste et dans quelques milieux plus spécifiquement visés par la terreur nazie, les événements de cette période ne bouleversèrent pas la vie quotidienne du plus grand nombre – rien à voir avec les cataclysmes des années 1918-1920 et 1929-1932 en Russie/U.R.S.S. Les Allemands avaient déjà tellement vu de violence, de misères; le sort de ce régime calamiteux, de "ces messieurs" qui avaient mené le pays à sa perte, ne les émouvait guère; Hitler, la seule figure notable du monde politique à ne s'être jamais compromis avec la République, était le chef du gouvernement, et en Allemagne les traditions d'obéissance et de conformisme étaient fortes. Le nouveau chancelier promettait tout et le reste, pourquoi ne pas faire confiance à un homme si manifestement sincère, si passionné, si énergique, qui proclamait si fort son amour du peuple allemand? En réalité, en cette année 1933, les gens attendaient essentiellement le retour de l'ordre et un redressement de la situation économique, lequel effectivement ne se fit pas attendre: Hitler avait demandé quatre ans, l'amélioration fut sensible en moins de deux ans – sur quels déséquilibres elle reposait, il fallut quinze ans pour s'en rendre compte; quelles injustices on commettait pour qu'elle eût lieu, cela n'intéressait personne, d'autant que le sentiment dominant était celui d'une immense injustice faite au peuple allemand depuis 1918.

Hindenburg, de plus en plus hors d'état de gouverner, laissa faire; **l'armée resta neutre** en tant qu'institution, comme elle l'était toujours demeurée depuis 1918 – d'autant plus complaisamment que la violence touchait exclusivement les "ennemis de la nation". Sans être des nazis, beaucoup d'officiers se réjouissaient de la disparition du régime républicain et de la renaissance d'un État fort. Du reste, le Führer ne demanda absolument pas à l'armée de s'engager: la S.A. lui suffisait, et il tenait à ce que la Wehrmacht restât la "grande muette" – s'il l'introduisait dans le jeu politique, elle risquait d'y prendre goût...

Le 30 janvier 1933, pour ne pas effrayer, Hitler ne fit entrer que **deux ministres nazis** dans son cabinet, mais il les plaça **à des postes-clefs**: Frick reçut l'Intérieur et Göring devint ministre sans portefeuille, mais en charge du poste de commissaire du Reich pour la Prusse (c'est-à-dire de chef du gouvernement prussien dans le cadre de l'administration militaire imposée par von Papen): par ce biais, les nazis contrôlaient la police sur les deux tiers du territoire de l'Allemagne. Les autres maroquins étaient répartis entre la D.N.V.P. et quelques barons tout droit sortis des lectures de jeunesse de Hindenburg; le Zentrum n'avait aucun représentant. La continuité semblait l'emporter, en tout cas par rapport aux gouvernements des deux dernières années: on pouvait penser que l'Allemagne se dirigeait tout droit vers un régime du type de ceux de Horthy et de Pilsudski. Dans ses premiers discours, Hitler mit en sourdine le versant révolutionnaire de sa rhétorique, multiplia les références aux valeurs traditionnelles, à la famille, à Dieu, à la morale chrétienne (il termina même une allocution par un retentissant « amen »); dans le même temps, il faisait patte de velours devant les généraux et les industriels.

Le pays était à nouveau en **campagne électorale**, pour la troisième fois en moins d'un an. Hitler voulait une majorité absolue; le 30 janvier, Hindenburg lui avait accordé la dissolution de la diète et de nouvelles élections pour le 5 mars. Göbbels mit l'ensemble de l'appareil d'État au service des nazis, pourchassa la presse d'opposition, encouragea la violence des S.A., qui non seulement ne diminuait pas, mais augmentait. Les propositions des nazis se réduisaient à des appels au "réveil de la nation" et à des diatribes contre le régime de Weimar et les communistes; ils n'avaient pratiquement pas de programme social. Sur ces entrefaites, un événement imprévu vint bouleverser le cours des événements. Le 27 février au soir, **un incendie ravagea le Reichstag**. L'incendiaire était un jeune maçon néerlandais, Marinus Van der Lubbe, proche des communistes; il

n'obéissait pas, semble-t-il, à des ordres, mais était passablement exalté (on a toujours soupçonné les nazis de l'avoir manipulé, mais les preuves manquent)¹. Hitler, en tout cas, décida d'en profiter, de faire comme si l'incendie était le premier acte d'un soulèvement communiste. Le 28, un décret abolit tous les droits des individus (ils étaient "suspendus" depuis le 4), et légalisa les arrestations arbitraires; le gouvernement fédéral s'arrogea le droit d'intervenir dans les compétences des *Länder* en matière d'ordre public. Ce fut le signal d'un redoublement de la chasse aux communistes, mais aussi aux socialistes que les nazis impliquèrent dans l'affaire: des milliers de personnes furent arrêtées, dont Thälmann².

Dans cette situation exceptionnelle, **les élections eurent lieu tout de même**, car Hitler tenait à sa légitimité (tout en ayant clairement annoncé que ce seraient les dernières); à l'exception de la K.P.D., les partis purent présenter des candidats partout. La participation fut très élevée (89%) et **le résultat fut assez décevant pour les nazis**, qui n'obtinrent "que" 44% des voix (plus 8% pour la D.N.V.P., leur alliée). Les socialistes rassemblaient encore 18% des suffrages, et les communistes, 12%; le centre et la droite traditionnelle se tenaient bien. Fin mars, le *Reichstag* se réunit dans un local provisoire et accorda les **pleins pouvoirs** à Hitler pour quatre ans: dès lors, il n'y eut plus de distinction entre les lois et les décrets. La séance se tint au milieu des vociférations des S.A. et des S.S.; Hitler lui-même parut en uniforme S.A. Le *Zentrum* et ses dissidents bavarois acceptèrent de voter les pleins pouvoirs en échange de promesses en matière de respect de la religion (dont ils ne parvinrent jamais à obtenir la confirmation écrite), ce qui permit à Hitler d'atteindre la majorité requise des deux tiers sans autres manipulations que l'expulsion des députés communistes: bref, jusqu'au dernier moment, la classe politique républicaine fit preuve de la même stupéfiante inconscience. Seuls les socialistes votèrent "non".

¹ Parmi les complices supposés de Van der Lubbe figurait le communiste bulgare **Georgui Dimitrov** (1882-1949), réfugié en Allemagne où il dirigeait la section balkanique en exil de la IIIe Internationale. À son procès (à la fin de l'année 1933), il adopta une attitude de défi; il fut libéré faute de preuves en 1934 – plus exactement, car Hitler ne s'encomrait pas souvent de légalisme, il fit l'objet d'un marchandage entre les deux totalitarismes, alors dans une phase de bonne entente (Van der Lubbe, lui, fut condamné à mort, à titre rétroactif d'ailleurs puisque la peine capitale n'existait pas en février 1933).

N.B. Dimitrov se réfugia en U.R.S.S., il devint rapidement le secrétaire général du Komintern; il prêcha l'union des forces de gauche contre le fascisme. C'était un symbole de la résistance antinazie: la propagande stalinienne le crédita d'un comportement héroïque à son procès, qui aurait déstabilisé ses accusateurs nazis (elle insistait aussi sur la campagne organisée en sa faveur par Willy Münzenberg, auquel je fais allusion au chapitre 12 du cours sur la France; mais il est douteux qu'une campagne d'opinion eût pu à elle seule fléchir Hitler). En 1945 il devint le premier chef d'État de la Bulgarie communiste, où il organisa une répression qui n'avait rien à envier à celle des nazis en 1933, et faillit obtenir à son profit la création d'une Fédération des Républiques socialistes soviétiques balkaniques; il mourut de mort naturelle à la veille d'être victime d'une des premières purges staliniennes de l'après-guerre.

² Déporté à Buchenwald, il faillit s'évader, mais l'évasion fut annulée en dernière minute sur ordre de son charitable successeur à la tête des structures clandestines de la K.P.D., Walter Ulbricht, futur numéro 1 de la R.D.A., qui décida qu'il devait rester en prison "pour l'édification des camarades". Il fut abattu par les gardiens du camp en 1944.

Mais la prise de la chancellerie et la majorité au *Reichstag* n'étaient pas tout: il y eut une autre dimension, moins institutionnelle, de la prise de pouvoir par les nazis. Au cours du printemps 1933, on assista à un processus de nazification d'une grande partie des institutions locales et régionales, sous la pression de la violence multiforme des S.A., promus par Göring, à la mi-février, au rang d'auxiliaires de la police dans le *Land* de Prusse, et autorisées officiellement à faire usage de leurs armes contre "la subversion". Cette violence ne répondait pas à des ordres explicites, à un plan d'ensemble élaboré par les nazis, mais elle était encouragée et couverte par le pouvoir: Frick et Göring approuvaient presque systématiquement le fait accompli, par exemple en dissolvant des assemblées sous prétexte d'un "trouble à l'ordre public" provoqué en réalité par les S.A., ou bien en envoyant des ultimatums aux gouvernements des *Länder*.

Cette violence n'était pas organisée: très destructrice, elle revêtait un caractère imprévisible, un caractère nettement révolutionnaire aussi – des hordes de jeunes gens excités issus des bas quartiers envahissaient de centaines et respectables enceintes, chassaient, insultaient, parfois battaient les ministres, comme ce fut le cas en Bavière en mars¹. Nettement plus brutale que la violence des fascistes en 1919-1921, la violence nazie n'était pas aussi meurtrière qu'on pourrait imaginer lorsqu'on connaît la suite: sur la période qui va de février à juin 1933, les morts se comptèrent par centaines, non par centaines de milliers. Mais elle était spectaculaire, elle visait à semer la terreur, notamment par le caractère sadique des sévices pratiqués, par les humiliations infligées aux victimes², par son caractère complètement arbitraire aussi: les S.A. réglaient de vieux comptes, organisaient des centres de torture clandestine. Le premier camp de concentration ouvrit en mars 1933 à Dachau, près de Munich – voyez au chapitre 4.

La violence du printemps 1933 ne visait pas seulement les institutions mais aussi les particuliers; les agressions antisémites, notamment, se multipliaient, contre les biens (surtout des magasins et des synagogues) ou contre les personnes. Désarmés, les milieux d'affaires en appelèrent à Hitler par la voix du docteur Schacht, membre du cabinet: c'était donc cela la lutte contre la subversion, le rétablissement de l'ordre? Sans condamner les désordres, le gouvernement s'essaya à les canaliser, à en reprendre le contrôle: le boycott des magasins juifs et le grand défilé antisémite à Berlin, en avril 1933 (voyez au chapitre 4), étaient plus présentables à l'opinion allemande et internationale que la violence multiforme et incontrôlée des premières semaines, mais ils marquèrent également le passage de l'âge des actes plus ou moins spontanés à celui de l'antisémitisme d'État – les premières mesures d'exclusion des Juifs datent aussi de ces semaines. C'est dans la même optique qu'il faut comprendre les premières grandes journées de propagande du régime, organisées par Göbbels, le nouveau ministre de l'Éducation du Peuple et de la Propagande, à Berlin et à Potsdam à la mi-mars pour commémorer les morts de la guerre mondiale et rendre hommage à Frédéric II: en présence d'un parterre de généraux, de prélats et de députés, Hitler s'inclina devant le fauteuil vide du *Kaiser* et devant le maréchal-Président gâteux, symbole somnolent de la continuité avec les temps de la monarchie, avec la veille Prusse – à cette date les ponts n'étaient pas rompus avec l'ancien monde: Hitler avait encore besoin du soutien des conservateurs et des réactionnaires. Ce fut ce jour que l'Allemagne abandonna le drapeau noir-rouge-or, celui des révolutionnaires libéraux de 1848 et du régime de

¹ La Bavière, deuxième *Land* allemand par la taille et doté de fortes traditions régionalistes, fut à peu près la seule région où le processus de prise de contrôle rencontra de réelles résistances dans la classe politique. Celle-ci tenta... de rétablir la monarchie!

² Une humiliation n'a nul besoin d'être mortelle pour anéantir un être humain: voyez le cours sur la Chine, au chapitre 2.

Weimar, pour le noir-blanc-rouge du Reich bismarckien et des associations *völkisch*, agrémenté d'une croix gammée.

La mise au pas du pays se fit à un rythme accéléré. Fin mars, les Länder perdirent toute autonomie et se virent imposer des gouverneurs (des *Reichsstatthalter* ou "lieutenants du Reich"); ils ne subsistaient que nominalement¹, et de toute façon les subdivisions régionales du parti nazi, les *Gauen*², et leurs dirigeants, les *Gauleiter*, prirent rapidement le dessus. La vieille Allemagne fédérale, régionaliste, était morte³. La police des *Länder* fut marginalisée au profit d'une nouvelle police nationale, la *Geheime Staatspolizei* (police secrète d'État) ou *Gestapo*, apparue en avril 1933. Les syndicats disparurent⁴, interdits ou phagocytés par les organisations nazies fédérées début mai en une organisation corporatiste, le *Deutsche Arbeitfront* (D.A.F.) dirigée par Robert Ley⁵. Les organisations patronales, les chambres de commerce, les associations agricoles durent accepter des dirigeants nazis – ceux qui refusèrent furent entraînés en justice pour corruption. L'équivalent allemand du M.E.D.E.F. fut dissous en mai et réapparut en juin sous le nom de Corporation de l'Industrie allemande. L'épuration raciale et politique faisait rage dans les professions libérales (ainsi pour les avocats, il y eut en avril une très restrictive "loi sur l'admission au barreau", avec des clauses antisémites), dans la justice, dans l'administration (qui continua à fonctionner au service du nouveau régime, par légalisme et discipline, bien que les nazis y soient toujours restés minoritaires), à l'Université et dans les institutions intellectuelles: ainsi Heinrich Mann dut quitter la présidence de l'Académie prussienne de littérature. En mai, ce fut le fameux autodafé de Berlin, inspiré de rituels étudiants traditionnels, et mis en scène dans le goût romantique: vingt mille livres et revues disparurent dans les flammes⁶.

¹ En revanche, en 1938 l'Autriche disparut, et perdit même son nom: rebaptisée *Ostmark* (Marche de l'Est – la Marche de l'Ouest, c'était les Pays-Bas), elle fut divisée en plusieurs *Gauen* dont les *Gauleiter* avaient encore plus de pouvoir qu'ailleurs. Hitler haïssait proprement le pays de sa naissance et de sa jeunesse misérable.

² Le mot *Gau* signifie: pays, au sens de: petite région naturelle (cf. la ville de Fribourg-en-Brisgau). Jusqu'en 1933 ce n'avait jamais été une subdivision administrative. Il y avait trente-trois *Gauen* en 1935; par la suite, avec les annexions, le nombre monta jusqu'à quarante-cinq.

³ En 1949, on a reconstitué une Allemagne fédérale; mais les nouveaux *Länder* de la R.F.A. n'ont pas de personnalité régionale, sauf la Bavière; ce sont des rassemblements artificiels de territoires aux traditions politiques différentes.

⁴ Les syndicats allemands étaient déjà en fort mauvais état à cause de la crise: en juillet 1932 ils avaient été incapables d'organiser une grève générale contre les projets de coup d'État de von Papen. Cependant, avant 1933 les nazis n'étaient pas réellement parvenus à se doter d'un syndicat puissant, malgré les efforts de Gregor Strasser.

⁵ Dès 1933, Göbbels fit du Premier mai une "fête du travail national" fériée et rémunérée; c'était une vieille revendication du mouvement ouvrier, que la République n'avait jamais satisfaite.

⁶ Il y en eut d'autres, notamment dans les principales villes universitaires. À propos de ces autodafés, l'on cite toujours les paroles prophétiques de Heinrich Heine, poète allemand de confession juive: « là où l'on brûle des livres, on finira un jour par brûler des hommes ». Les "traditions étudiantes" en question, encore vivantes dans les pays baltes, consistent à jeter au feu les cahiers de l'année! En Estonie, ces cérémonies ont lieu plutôt le 21 juin, le jour de la fête du solstice d'été et de la saint Jean, où l'on passe la nuit la plus brève de l'année à danser sur l'herbe et à sauter par-dessus des feux.

Les partis furent interdits les uns après les autres: d'abord, bien entendu, la K.P.D. dut entrer dans la clandestinité dès le mois de mars (elle était complètement abandonnée par Moscou, qui considérait le sort des ses militants comme une affaire intérieure allemande et jouait la *Realpolitik*: l'U.R.S.S. fut le premier pays étranger à reconnaître le régime nazi, et en mai 1933, les deux pays procédèrent au renouvellement d'accords commerciaux signés en 1926). La S.P.D. fut formellement interdite en juin; courageuse mais trop légaliste, elle avait eu tendance à confondre Hitler au pouvoir avec un nouveau Bismarck, et s'était révélée incapable de s'adapter à la brutalité de la répression. Fin juin et début juillet, les partis libéraux, la D.N.V.P.¹ et le *Zentrum* se sabordèrent. En juillet, la N.S.D.A.P. devint officiellement parti unique. En décembre, elle devint un organisme d'État; cependant il n'y eut pas de fusion du Parti et de l'État, ni d'ailleurs un partage clair des tâches – j'y reviendrai².

Restait un dernier obstacle à la stabilisation du régime: les S.A., décidément point présentables, trop excités et trop incontrôlables (au début 1934 ils étaient deux millions et demi, leur nombre avait quintuplé en un an), et surtout inutiles maintenant que le pays était entièrement sous contrôle.

Depuis le mois de juillet 1933, Hitler avait proclamé « la fin de la révolution » (celle des masses, par opposition à celle qu'il voulait mener, lui, systématiquement, depuis le sommet de l'État³). Röhm ne l'acceptait que difficilement, lui qui n'avait cessé, au printemps 1933, de prôner une « seconde révolution » (ce que Göbbels qualifiait de « bolchevisme déguisé »); il avait déclaré qu'il « aim[ait] mieux faire les révolutions que les célébrer », que « le but [était] encore loin d'être atteint », le redressement national ne représentant « qu'une étape sur la voie de l'État national-socialiste, notre objectif suprême ». Il reprochait à Hitler de rester « un civil, un artiste, un rêveur... ». Ce marginal, brillant organisateur cependant, était un nazi "social", à la mode du début des années 1920, et pas seulement un nationaliste fanatique⁴. Il voulait un bouleversement immédiat de la société, par lequel le peuple allemand deviendrait « un peuple national-socialiste dans un État national-socialiste », le capital serait maîtrisé par "la nation" et la S.A. deviendrait une nouvelle élite, une fraternité guerrière et pas une classe dirigeante; et, plus concrètement, le noyau de la nouvelle armée allemande. Pour Hitler, il n'en était pas question: d'une part parce que Röhm risquait de lui faire de l'ombre; d'autre part parce que le moment n'était pas venu de chambouler la société, d'opérer une nazification totale: l'urgence, c'était la reconstruction de la puissance étatique et la préparation de la guerre, ce pourquoi l'on avait besoin d'ordre, et des structures existantes dans la mesure où on les contrôlait: il eût été idiot des les détruire,

¹ Certains ministres D.N.V.P. demeurèrent à leur poste en tant que technocrates sans affiliation partisane. Leur ancien leader, Hugenberg, collabora à l'*Anschluß*.

² Par la suite seul von Papen, qui théoriquement "soutenait" le gouvernement mais en fait avait été complètement marginalisé, put et osa protester en public contre l'instauration du totalitarisme, en mars 1934; cela n'eut aucun effet, sinon qu'il manqua être assassiné lors de la Nuit des longs Couteaux.

³ Il parlait de « révolution permanente »; de couler la révolution « dans le cadre solide de l'évolution », de « consolider une position après l'autre » en « calcul[ant] sur de très longues périodes, sur de longues années », de donner la priorité à l'éducation des hommes à présent que les structures institutionnelles étaient conquises.

⁴ L'hymne des S.A. devenu l'hymne du parti nazi, le *Horst Wessel Lied* – voyez en note au chapitre 2 –, continuait à proclamer: « les camarades tués par le Front rouge et la réaction marchent dans nos rangs ».

cela eût signifié une perte de temps et d'énergie. La *Reichswehr* notamment ne pouvait pas être éliminée; or elle détestait la S.A. et son comportement... et du coup, elle se rapprochait de Hitler, perçu comme plus "raisonnable": spontanément, elle adopta le drapeau nazi et chassa les Juifs de ses rangs. En même temps, elle grondait de plus en plus fort contre les atteintes aux institutions.

Au printemps 1934, la tension commença à monter entre le régime et la S.A., lorsque Hitler commença à écarter les miliciens de certains postes publics et ordonna que leurs activités militaires passassent sous le contrôle de la *Reichswehr*. La S.S., bien moins nombreuse (elle comptait cinquante mille membres environ en 1933), nettement plus fiable et plus présentable (son chef Heinrich Himmler était un personnage aussi différent que possible de Röhm), s'était démarquée très tôt de la S.A. et de ses dérivées. Le 30 juin 1934, ce fut l'épisode connu sous le nom de **"la Nuit des longs Couteaux"**: croyant ou faisant semblant de croire que Röhm préparait un complot, Hitler ordonna l'arrestation des chefs de la S.A. et mena l'opération en personne au siège central de la milice, près de Munich. Certaines victimes furent liquidées sur-le-champ; Röhm fut abattu le lendemain à Dachau. Göring en profita pour faire exécuter un certain nombre d'hommes politiques qui s'étaient opposés à Hitler, parmi lesquels von Kahr, Gregor Strasser, de proches collaborateurs de von Papen (qui fut placé en résidence surveillée) et deux généraux; il y eut en tout entre quatre-vingt-cinq et deux cents victimes selon les sources. On en était revenu à des niveaux de violence inconnus depuis la fin de la guerre de trente ans, non seulement contre la population, mais même à l'intérieur de la classe politique, et il ne s'agissait plus de bavures, mais d'un assassinat d'État collectif: Hitler s'était arrogé le droit d'éliminer ses adversaires sans enquête ni procédure judiciaire – décidément, il était d'une autre étoffe que les Horthy et les Pilsudski. La S.A. survécut, mais en tant que force d'appoint totalement soumise pour l'encadrement de la population et l'organisation des grandes "liturgies" du régime (elle n'avait plus que un million deux cent mille membres en 1938, ce qui ne l'empêcha pas de jouer un rôle important dans la Nuit des longs Couteaux); la principale bénéficiaire de cette perte d'influence fut la S.S., qui se transforma promptement en police privilégiée, puis en aristocratie du régime.

Puis, en août, à quatre-vingt ans, le Président Hindenburg se décida à s'endormir d'un sommeil définitif; la veille, Hitler avait été nommé *Führer* et chancelier du *Reich*¹ et le poste de président du *Reich* avait été supprimé. Le même mois, un plébiscite entérina cette décision: le "oui" recueillit 85% des voix (74% seulement à Berlin et 73% à Hambourg: le régime n'avait pas gagné le cœur des ouvriers). Ce fut la dernière consultation où le régime n'obtint pas au moins 99% des suffrages.

III-Le fonctionnement de la dictature nazie avant la guerre (1934-1939).

A) Violence et adhésion.

L'édifice du pouvoir hitlérien était loin de ne reposer que sur la violence et sur la répression, même si celles-ci pouvaient être abominables à l'occasion, comme au moment de la Nuit des longs Couteaux. En réalité, comme toujours **la violence et la répression étaient sélectives** (sinon le régime n'aurait pu se stabiliser). Parmi leurs cibles privilégiées figuraient les militants de gauche (la moitié des militants de la K.P.D. furent arrêtés et pour certains envoyés en camp – tous n'y restèrent pas, mais tous demeurèrent sous surveillance –, soit cent cinquante mille personnes); les intellectuels d'avant-garde; les catégories de population qui faisaient l'objet de la haine *a priori* de Hitler, comme les Juifs, les Tsiganes, les témoins de Jéhovah, et les divers "asociaux", comme les

¹ En 1939, il prit le simple titre de *Führer*.

homosexuels. En revanche il n'y eut jamais de persécution organisée contre les Églises catholiques ni protestantes; les campagnes, les quartiers bourgeois, l'armée furent peu touchées: ce n'est pas la violence de la répression qui explique l'absence presque totale de réaction dans ces milieux. Il faut noter aussi que la répression ouverte diminua après 1934, même contre les catégories indésirables, pour ne reprendre sur une grande échelle qu'à partir de 1938 (et même de 1943 pour les Allemands "ordinaires"): ainsi, alors qu'en juillet 1933 vingt-sept mille personnes se trouvaient en "détention préventive" en camp de concentration, en 1937 les camps n'accueillaient plus que sept mille cinq cent personnes.

Bien entendu la menace, la peur jouaient un rôle essentiel: la répression la plus efficace est celle que l'on n'a pas besoin de mettre en œuvre – même dans les villages, dans les quartiers bourgeois, on savait qu'on risquait gros en cas d'insoumission. Le civisme dévoyé y ajoutait ses effets: la dénonciation des "asociaux" et des "subversifs", encouragée par une loi de mars 1933, prit des proportions tout à fait typiques de l'Allemagne, pays où encore aujourd'hui il est tenu pour normal, et civique, d'appeler la police lorsque l'on voit de ses fenêtres une voiture mal garée. Ce civisme qui explique aussi la quasi absence totale de sabotage des objectifs (notamment économiques) du régime nazi: les Allemands sont imperméables à la notion de "coulage", ils ont un sens aigu de l'intérêt de la collectivité, ce sont des travailleurs sérieux quel que soit le travail qu'on leur demande – qualités immenses, qui expliquent largement qu'ils aient été parmi les inventeurs de la modernité, et leur succès avant 1918 comme après 1945; mais qui, lorsqu'elles s'accompagnent d'un conformisme massif (voyez plus bas), peuvent déboucher sur des catastrophes. L'atomisation des foyers potentiels de mécontentement joua un rôle également: toutes les structures indépendantes de la dictature avaient été liquidées, à l'exception de l'armée et des Églises.

À l'évidence, il faut aussi évoquer un certain degré d'adhésion des élites à la dictature hitlérienne, notamment après l'élimination en 1933-1934 de tous les révolutionnaires de gauche et de droite: elles apportèrent au nazisme toutes les modalités de contrôle de la société dont elles disposaient. Le nazisme ne fut pas leur premier choix; mais une partie notable d'entre elles s'obstinèrent longtemps à espérer que la dictature hitlérienne se transformerait en un régime conforme à leurs intérêts, tandis que certains profitèrent sans vergogne des opportunités qu'on leur offrait, notamment la docilité forcée des ouvriers et les colossales commandes des industries de guerre (même si le régime payait largement en marks surévalués et inconvertibles, c'est-à-dire en monnaie de singe).

Attention cependant: il s'agissait d'une adhésion essentiellement passive. En réalité, en quelques mois les anciennes élites, civiles et militaires, avaient été complètement écartées des centres vitaux de décision: tout aussi dépassées que les partis et les syndicats par l'évolution de l'Allemagne, elles ne faisaient plus qu'appliquer les décisions politiques des nazis. Comme la violence anarchique des premiers mois sembla reculer par la suite (jusqu'en 1938), on put croire qu'un certain équilibre était sur la voie de s'établir; jusqu'à cette dernière date, du reste, certains ministères (la Guerre, l'Économie, les Finances, le Travail, la Justice, les Transports) restèrent aux mains de non-nazis. Mais jamais ces hommes ne parvinrent à freiner la radicalisation du régime; de toute façon, comme on le verra plus bas, le gouvernement et l'administration dans leur ensemble étaient en concurrence avec les structures partisans. Jamais non plus ceux qui choisirent d'adhérer au parti nazi ne parvinrent à affaiblir, à affadir le nazisme de l'intérieur: leur afflux empressé, abject, ne fit en rien pâlir l'extrémisme de la doctrine hitlérienne – parce que c'était celle d'un homme et non celle d'un parti. Comme le dit Bracher, il n'y eut jamais un « national-socialisme de salon ».

Plus largement, le pouvoir hitlérien s'appuyait sur ce que Kershaw appelle un **"consensus latent"** dans la population. Parti protestataire attrape-tout durant la République, la N.S.D.A.P. avait unifié des attentes très diverses. Durant les années de pouvoir et de succès, Hitler parvint à maintenir ce consensus, et même probablement à rallier une partie des Allemands qui lui avaient été hostiles avant 1933. Comme je l'ai déjà souligné à la fin de la première partie, **jamais, jusqu'au bout, la propagande du régime ne tenta d'imposer aux Allemands la Weltanschauung** dans son intégralité, car très peu d'entre eux l'auraient acceptée; en revanche, **certains aspects du programme nazi jouissaient à l'évidence d'un fort soutien populaire**: le désir d'un relèvement économique et politique, la nostalgie de l'unité nationale et le pangermanisme, le désir d'un État fort et protecteur, l'anticommunisme, la haine populiste des "gros" et des castes privilégiées, étaient des passions très répandues dans la population allemande. Quant à la lutte contre les "parasites" et autres "éléments nuisibles", c'était, pouvait-il sembler, non une fin mais l'une des voies privilégiées que les nazis proposaient pour arriver aux fins ci-dessus énumérées – et, avec le temps, de plus en plus d'Allemands en vinrent à se dire que la méthode était bonne puisqu'elle donnait des résultats. Entre autres, il est probable que les succès du nazisme revivifièrent et radicalisèrent l'antisémitisme de la population allemande: Hitler réussissait à relever l'Allemagne et il n'aimait pas les Juifs, c'était donc que les Juifs étaient bien les ennemis de l'Allemagne – il n'y a pas de fumée sans feu, dit la sagesse des nations.

Il est donc difficile d'écrire que **les Allemands** ont massivement été nazis: au fond, ils **ont adhéré à un ordre** (ou à la promesse d'un ordre) **et non à un projet**¹. Mais ils ont adhéré, pour des raisons complexes et diverses, à quelque chose qui les dépassait, dont ils ne percevaient et ne comprenaient que certains aspects dont ils profitaient; et en y adhérant, il ont offert au nazisme la possibilité de durer, de transformer l'Allemagne et même les Allemands par la propagande, par la déshumanisation progressive de toute une société, de se radicaliser, d'aller au bout de ses projets même les plus extrémistes. Les Allemands ont été conformistes: ils se sont reposés sur un homme providentiel, sur un État tout-puissant et bienveillant (aux Aryens), sur des certitudes proclamées partout, inlassablement, autour d'eux; ils ont refusé de se poser des questions, celle en particulier du coût et des conséquences ultimes du relèvement de l'Allemagne selon les méthodes hitlériennes; ainsi, peu à peu, volontairement en dernière analyse mais sans jamais s'en rendre compte ni à plus forte raison y réfléchir, ils ont abdiqué leur liberté, démissionné de leur rôle de citoyens et laissé s'évanouir leur dignité d'êtres humains. Ils ont laissé faire, et même un peu plus: avec « une prodigieuse capacité d'effort, de travail, de discipline, d'obéissance, de résignation, de fatalisme et d'exaltation » (Rovan), avec la *Gründlichkeit* (le souci de faire les choses à fond) allemande, ils ont fait leur part – les cheminots ont conduit des trains sans s'arrêter à ce qu'ils contenaient, les bureaucrates ont tenu des registres de statistiques sans s'arrêter aux procédures monstrueuses qu'ils compilaient, les industriels et les ouvriers ont produit des armes de mort avec la même énergie et le même sérieux qu'ils produisaient des objets industriels ordinaires; tous, jusqu'à devenir ces gardiens ordinaires des camps d'extermination, ces *Hitlerjunge* qui, au printemps 1945, brûlaient vifs des Juifs dans des granges... Les extrémistes sont toujours minoritaires, ils sont inoffensifs tant que la majorité garde l'envie et la volonté d'user de sa liberté de pensée et d'action; **c'est le conformisme qui est, toujours, la faute majeure**.

B) Le règne de l'anomie.

¹ Formule de Julien Capron (hypokhâgne, 1996-1997; khâgne, 1997-1999).

Tout ce qui précède est d'ordre négatif ou externe et ne suffit pas à expliquer la nature de la dictature hitlérienne, de cette dictature-là, ni pourquoi elle est arrivée si facilement à ses fins. Il faut aller chercher du côté de son mode de fonctionnement, de ses structures.

Or la moisson est maigre concernant les structures... Ce qui distingue le régime nazi, c'est son caractère peu institutionnalisé, malgré ses efforts pour propager l'image inverse; son caractère extrêmement instable et évolutif aussi. L'historien Michael Mann parle d'un processus de « radicalisation cumulative »; Kershaw parle de « dynamisme » et d'« élan vital », et souligne à quel point la rapidité des évolutions a surpris les observateurs, qui « s'accordaient généralement à penser que (...) les structures de l'État et les buts politiques traditionnels de l'Allemagne finiraient par l'emporter ». L'on ne trouvait rien dans le régime nazi qui approchât la "compulsion légaliste" des régimes communistes, cette frénésie de lois et de codes bureaucratiques, cette tendance à mesurer "au poids" la valeur des constitutions et des règlements, Béhémoths podagres, inapplicables car leur fonction n'était pas d'être appliqués. En Allemagne, le *Führerprinzip* a toujours été au-dessus de la loi¹. « Au fur et à mesure que l'on progresse dans l'Histoire du Reich hitlérien, la liquidation – ou plutôt la liquéfaction – de l'État et de la loi dev[i]nt de plus en plus évidente, s'impos[a] de plus en plus comme l'évolution dominante. Un Empire immense sans institutions fixes, sans lois publiques dev[enait] de plus en plus insaisissable. (...) Les dernières années de l'Allemagne hitlérienne f[irent] apparaître, se substituant au gouvernement, aux structures économiques – mais pas systématiquement ni d'un même pas –, des phénomènes de créativité cancéreuse » (Rovan).

« Pour quelles raisons Hitler, qui adorait la chose militaire et qui avait été un soldat discipliné, s'est-il engagé d'une façon progressive dans un démantèlement de l'ordre établi dont la reconstruction avait été pourtant une des propositions les plus populaires de son programme avant la prise de pouvoir? Sans doute y avait-il chez lui une profonde et viscérale

¹ Différence essentielle aux yeux des historiens hostiles à l'idée de comparabilité des régimes nazi et communiste. *Fragment d'idéologie*: je ne suis pas de cet avis, d'une part parce que sous le vernis légaliste, le régime soviétique entre 1918 et 1953 a connu des phénomènes de radicalisation cumulative qui n'ont à rien à envier à ceux qu'a connus l'Allemagne des années 1930 et 1940 (par exemple au moment de la collectivisation, puis lorsque Staline se mit à déporter des peuples du Caucase et de Crimée, puis à rêver de déporter les Ukrainiens, puis à préparer la déportation des juifs...); sous la "compulsion légaliste" stalinienne, il y avait d'ailleurs un degré d'organisation à peine supérieur à celui de l'Allemagne nazie, notamment à l'époque des plans quinquennaux et des purges. Certes des centaines de milliers de bureaucrates faisaient des statistiques pour organiser la production... Mais comme les statistiques étaient fausses et les décisions inappliquées, comme Staline fixait lui-même les chiffres de la population du pays à partir desquels travaillaient les statisticiens, où était la différence? D'autre part, si le nazisme ne s'est jamais stabilisé en un banal régime conservateur et répressif, c'est peut-être tout simplement qu'il n'a duré que douze ans; que serait-il arrivé si les nazis avaient gagné la guerre? Pourquoi pas un brejnévisme à l'allemande, deux générations après l'hitlérisme? J'y reviendrai à la fin du chapitre. Les historiens qui, comme Kershaw, refusent la notion de totalitarisme sous prétexte que le communisme n'a pas été incarné seulement par Staline, mais aussi par Brejnev, se trompent d'argument: personne n'a jamais prétendu, sous le terme de "totalitarisme", comparer autre chose que Hitler et Staline; le reste, c'est l'évolution post-totalitaire du communisme – quant à l'évolution du nazisme, elle a été stoppée net avant ce stade par la défaite. Voyez le cours de Relations internationales, à la fiche P2b.

haine de toutes les hiérarchies, de tout ce qui l'avait heurté, repoussé et humilié dans son adolescence, dans sa vie d'artiste peu éduqué et sans succès; haine des formes et cérémonies, des traditions, des héritages et des héritiers; haine des lois qui émanaient d'autorités qu'il détestait, qu'il voulait débusquer et détruire.¹ Le gigantesque malentendu fut que Hitler apparaissait aux masses comme un consolideur alors qu'il était un destructeur, comme un homme de l'ordre alors qu'il était une sorte d'anarchiste. Mais le vrai nihilisme appartenait, aux yeux de l'opinion et des spécialistes, au monde de la gauche, le nihiliste était un libertaire qui aspirait à un monde d'harmonie, alors que Hitler rêvait de convulsions tragiques. Sans doute sa vérité apparaît-elle dans sa fin, dans cette sorte d'adhésion presque muette à l'écroulement de son univers. (...) Sans doute était-ce là un fondement ultime qu'il ignorait lui-même, ou qu'il n'était ni désireux, ni capable de formuler, sinon dans les menaces obscures qu'il fulminait contre le peuple allemand si celui-ci devait, par malheur, se montrer indigne de son *Führer* » (Rovan toujours). Je reprendrai ce thème en évoquant le Hitler des derniers mois de la guerre.

Dans son brillant essai: *Hitler, essai sur le charisme en politique*, Ian Kershaw est allé plus loin que ces considérations psychologiques. Il a montré que le pouvoir de Hitler était un pouvoir d'une nature nouvelle, un pouvoir non pas institutionnel, mais essentiellement charismatique. Le concept de "leader charismatique" a été forgé par Max Weber, il concerne non seulement des qualités inhérentes à un homme public, mais aussi la façon dont cet individu est subjectivement perçu par ses partisans. L'homme charismatique « saisit la tâche pour laquelle il se croit destiné et exige des autres qu'ils lui obéissent et le suivent en vertu de sa mission. Si ceux vers qui il se sent envoyé ne le reconnaissent pas, ses prétentions s'effondrent; s'ils le reconnaissent, il devient leur maître et le demeure aussi longtemps qu'il "fait ses preuves" » (Weber). Le chef et ses partisans forment alors une "communauté charismatique" unie par des liens personnels, par la foi commune en la mission du chef. Une autorité charismatique n'a donc rien à voir ni avec les autorités fondées sur la tradition ni avec celles fondées sur la légalité. De plus, elle est par nature éminemment instable: en général, soit elle s'effondre lorsque la foi des masses dans le leader faiblit, soit elle s'institutionnalise peu à peu².

¹ Je ne crois pas que ce portrait soit contradictoire avec celui que trace Bernanos: Hitler le cancre respectueux, l'homme qui aimait la bonne peinture. Les cancre haïssent le professeur et les bons élèves, mais retiennent de leur scolarité un immense respect pour l'exercice sacré de la dictée.

² Comment peut-on expliquer que l'on soit passé, en Allemagne, d'un système installé depuis longtemps et fondé sur l'autoritarisme prussien, marqué par le culte de la tradition et des hiérarchies mais aussi par un légalisme pointilleux appuyé sur d'anciennes et solides traditions constitutionnelles, à un système fondé essentiellement sur le charisme d'un individu et niant même l'idée de droit? Sans doute parce qu'aux crises sociales et économiques de grande ampleur que l'Allemagne traversait depuis 1918, s'était ajoutée une profonde crise de l'État et des élites traditionnelles, de la légitimité politique et sociale, qui se traduisait par des aspirations à un pouvoir personnel – quel qu'il fût, Siegfried ou Boulanger. La culture politique de l'Allemagne fit le reste: les théoriciens du *Sonderweg* y ont insisté. En gros, un nationalisme culturel hostile à la notion d'universalisme, perçue en Europe centrale comme un cache-sexe de l'impérialisme français, a dégénéré, sous l'influence de conceptions hiérarchiques et organicistes de la société, en culte du groupe, donc du chef; la faiblesse politique historique de l'Allemagne, dont l'Histoire a été celle d'une série d'invasions et de guerres civiles, a abouti par compensation, après la tardive et incomplète unité nationale

D'autres hommes politiques que Hitler ont tenté de, et parfois réussi à, constituer autour d'eux une communauté charismatique. Le pouvoir de Mussolini était d'essence largement charismatique; l'un des meilleurs exemples de domination par le charisme est celui du couple Perón, dans l'Argentine des années 1940 et 1950¹. Cependant, le régime nazi présente deux particularités: son caractère charismatique a survécu à la prise de pouvoir et s'est même accentué, alors qu'habituellement le *leader* charismatique, en parvenant au pouvoir, se coule plus ou moins dans les institutions existantes; mais chez Hitler le mépris des institutions était absolu et son charisme était l'essence même de son pouvoir, tandis que celui d'Eva Perón, par exemple, s'exerçait au service de son mari, président assez démocratiquement élu de la République argentine.

La constitution de 1920 ne fut même pas formellement abolie; le régime se comportait comme si elle n'eût jamais existé. Il n'y avait plus d'institutions représentatives: le *Reichsrat* disparut corps et biens en janvier 1934; le *Reichstag* ne se réunissait plus que de temps à autre (une seule fois durant la guerre), pour des séances de pure forme, par exemple en 1937 et 1939 pour proroger les pleins pouvoirs accordés à Hitler (en 1943, Hitler les prorogea tout seul); on le surnommait "la chorale la plus coûteuse du *Reich*" et un "constitutionnaliste" nazi le définissait comme « une institution servant à exprimer l'accord entre le peuple et le gouvernement ». Il ne fut remplacé par aucune autre institution, même simplement consultative: il n'y avait pas même d'équivalent du Grand Conseil fasciste ou du Comité central du P.C.U.S. Très vite il n'y eut plus non plus de gouvernement (le cabinet se réunit soixante-douze fois en 1933, douze en 1935, six en 1937 et une fois, la dernière, en 1938). Hitler convoquait individuellement les ministres et les hauts responsables, quand il lui chaloit. En revanche, entre novembre 1933 et 1938 il y eut cinq plébiscites, qui servaient non à ménager un espace institutionnel à une quelconque forme de légitimité populaire, mais à "témoigner de l'identité

de 1871, au culte de l'État fort, seul capable d'assurer la défense de la nation – pourtant paradoxalement définie en termes non étatiques – ou plutôt de n'importe quelle formation politique forte, l'État ou la horde, et au culte de la violence, seule méthode possible pour défendre la communauté. Il revint à Hitler de proclamer l'équivalence du groupe, de la horde et de la race, et de faire de la violence non pas un processus historique mais un absolu biologique.

Attention à ne pas surévaluer la spécificité allemande. À l'évidence, elle a joué (l'incapacité des imitateurs de Hitler, comme Quisling en Norvège, à réaliser ne fût-ce qu'une pâle copie de l'Allemagne hitlérienne, suffit à le démontrer); ce qui n'est qu'une manière de dire que tout événement historique est unique et répond à des conditions particulières. Mais l'Allemagne de Bismarck était quand même un pays amoureux de la loi et de l'ordre, non du chaos et de l'anomie... et l'Allemagne d'après 1945 a démontré que les peuples ne sont jamais condamnés à poursuivre éternellement sur le même *Sonderweg*, qu'il y a toujours des traverses possibles. Ce que l'on peut ajouter en revanche, c'est que de nombreuses personnes, aveuglées par leurs traditions intellectuelles, ont *cru voir* en Hitler un homme d'ordre: ils n'ont tout simplement pas pu imaginer qu'un nationaliste allemand, un homme qui avait le culte de la chose militaire et dont tous les discours proclamaient la nécessité d'une réorganisation de la société dans un sens organique, pût être aussi différent d'eux, qu'un admirateur de la "bonne peinture" pût être aussi un révolutionnaire; qu'un politicien aussi doué pût être un idéaliste aussi pur, un homme aussi fondamentalement étranger à la politique, c'est-à-dire à la question de la gestion de la société, au point que Rovin le qualifie d'"anarchiste".

¹ Voyez le cours de Relations internationales, à la fiche P2.

de vue entre le *Führer* et son peuple"¹. Une tentative pour adopter un nouveau code pénal avorta en 1935, car le régime ne supportait même pas les bornes qu'il se fût fixées lui-même. L'arbitraire policier fit des progrès incessants², et dans les dernières années de la guerre il n'avait plus aucune limite: les Allemands étaient livrés à la bonne ou mauvaise volonté des S.S.

En fait, il n'y avait plus d'institutions. Tous les corps constitués étaient subordonnées à la *Führerverfassung*, la volonté de Hitler. La seule source de légitimité, de droit, d'autorité était la personne du *Führer*, et par délégation la personne des hommes qu'il lui plaisait de nommer à tel ou tel poste d'autorité. C'était ce que les nazis appelaient le *Führerprinzip*³, une conception fondamentalement charismatique du pouvoir, puisque ce qui la justifiait, c'était, outre le « principe aristocratique de la nature », la « mission » et les « exploits hors du commun » du *Führer* (selon le juriste nazi Hans Frank). Le *Führer* incarnant « la volonté générale de la nation », il agissait « non seulement pour le peuple et au nom du peuple, mais en tant que peuple, en lui pr[enait] forme le destin du peuple allemand tout entier »; son pouvoir était « global et total », « libre et indépendant, exclusif et illimité »; la nation, du reste, était définie comme une *Gefolgschaft* ("ceux qui suivent": un mot forgé au XIXe siècle pour désigner l'ensemble des dépendants d'un féodal) autant que comme une *Gemeinschaft* (une société)⁴: il fallait l'unir, l'éduquer, la rendre digne de sa mission historique. Tout ce qui subsistait de droit, d'organes d'autorité, de règles ne continuait à exister que dans la mesure où c'était utile au *Führer*, « justicier suprême de la nation allemande »⁵ (un slogan nazi posait par ailleurs que "le droit est ce qui est utile à la nation"). Ainsi il y avait des "juges du Parti" qui ne devaient obéir qu'à leur "conscience national-socialiste" et obéissaient au seul *Führer*. Hitler, du reste, était libre d'ordonner personnellement des exécutions sans en référer à la justice, comme il le fit encore en septembre 1939. Sa seule signature

¹ À l'exception de celui d'août 1934, ils suivirent tous des provocations en matière de politique étrangère (notamment l'occupation militaire de la Rhénanie et l'*Anschluß*) – autrement dit, ils étaient essentiellement destinés à l'opinion étrangère, ils servaient à souligner que Hitler avait derrière lui l'immense majorité des Allemands, ce dont lui-même n'avait pas spécialement besoin pour gouverner.

² On ne peut pas dire que l'appareil judiciaire ait fait beaucoup d'efforts pour freiner cette évolution. En 1933-1934, le ministre de la Justice, qui était juriste de formation et n'était pas nazi, ne vit aucune difficulté à appliquer la peine de mort à Van der Lubbe à titre rétroactif, ni à légaliser le massacre des S.A. Le droit, pour les "juristes" nazis, n'était plus que « la transposition en termes juridiques de la volonté du *Führer* », et les juristes non nazis renchérisaient: un constitutionnaliste expliquait que le droit n'était « rien d'autre que l'expression de l'ordre de la communauté du peuple, lequel procède du *Führer* ».

³ En voici une définition due à Hitler en personne: « une autorité responsable envers les inférieurs, et une responsabilité autoritaire envers les supérieurs ».

⁴ Bien entendu, le pouvoir du *Führer* s'exerçait sur la nation et non sur l'État, qui n'en était qu'une émanation temporaire et instable. Un sociologue nazi, Georg Weippert, écrivit en 1934: « le *Reich* n'est pas simplement une *structure* que se donne le peuple allemand: il est bien davantage la *mission* que l'Allemagne doit remplir sur cette terre ». En fait, c'était la notion même d'État allemand qui disparaissait au profit d'un retour à l'âge des tribus.

⁵ Et qui, à ce titre, « protég[eait] le droit »; selon le juriste Carl Schmitt, il le « créait » et incarnait la « véritable juridiction » et la loi suprême. Comme le note un historien, le concept de droit devint synonyme de violence.

donnait force de loi à un texte élaboré par un de ses subordonnés (en revanche, il s'occupait fort peu du processus d'élaboration des textes – de toute façon, il était au-dessus d'eux et n'était pas tenu de les respecter). Bien entendu, le *Führer* n'était lié par aucun programme, même si celui de 1920 était toujours "immuable" – il y avait belle lurette que Hitler n'avait plus l'intention de l'appliquer.

Le pouvoir personnel de Hitler était relayé par des hommes dont la position dans le système nazi n'était pas déterminée par les postes officiels qu'ils occupaient, mais par des liens de fidélité personnelle (mutuelle: comme dans les structures féodales, le chef répondait à l'affection et au dévouement de ses subordonnés par de l'affection, de l'attention et, lorsque c'était nécessaire, de la protection). Cet entourage avait pour Hitler, de longue date, c'est-à-dire bien avant qu'il n'y eût eu de réelles perspectives d'accéder au pouvoir, une admiration qui touchait au fanatisme: il les subjuguait littéralement. Göbbels, après avoir lu *Mein Kampf*, confia: « quel est cet homme mi-plébéen, mi-Dieu? Le Christ ou seulement saint Jean? »; en 1926 il écrivait dans son journal « Adolf Hitler, je t'aime ». Dans les années de guerre, il affirma: « je n'ai pas de conscience. Ma conscience s'appelle Adolf Hitler. C'est une bénédiction pour l'Allemagne d'avoir trouvé un homme qui réunit dans sa personne la pensée la plus rigoureuse et la plus logique, une philosophie véritablement profonde et une volonté indomptable ». Quant à Rudolf Hess, sa devise était: « il faut vouloir le *Führer* ». Évidemment, Hitler ne fréquentait que ce cercle tout à sa dévotion, et ne supportait aucune critique.

Il y avait alors plusieurs centres de pouvoir dont les compétences n'étaient nullement définies, malgré les efforts désespérés de Frick: les hautes sphères du parti nazi, de la police, de l'État. Depuis décembre 1933, la N.S.D.A.P. avait été élevée au rang de "support de la pensée politique et étatique allemande, indissolublement lié à l'État"; à Nuremberg en 1935, Hitler avait déclaré: « ce que l'État ne peut réaliser sera fait par le Parti ». Voilà qui n'aidait pas à préciser la répartition des tâches... Il n'y eut pas, comme en U.R.S.S., de mainmise systématique du Parti sur les affaires de l'État: le pouvoir éclata en un certain nombre de "satrapies", partisans, gouvernementales ou mixtes, qui préparaient des lois ou des décrets chacun de leur côté, puis tentaient d'obtenir un arbitrage favorable du *Führer*, lequel, par un « darwinisme instinctif » (Kershaw), était porté à les laisser s'entre-déchirer jusqu'à ce que l'un d'eux l'emportât; « de la lutte de tous contre tous, l'arbitrage du *Führer* devait faire sortir la décision » (Rovan). L'enjeu de ces luttes féroces n'était pas le contrôle de telle ou telle institution, mais en général, plus simplement, l'accès à Hitler¹. Il faudrait encore y ajouter des groupes de pression issus de l'armée ou des milieux d'affaires... Tout ce qui les rassemblait, c'était l'autorité de Hitler, et par cela même le *Führer* était complètement indépendant de tous ces centres de pouvoir, de tous ces clans rivaux qui cherchaient à deviner ses intentions, à aller au-devant de ses désirs – mais il était également de plus en plus éloigné du processus de prise de décision.

Au niveau régional et local les relations entre les instances de la N.S.D.A.P., coordonnées en principe par Rudolf Hess², et les

¹ Le seul lien entre ces *camarillas*, c'était le directeur de la chancellerie du Reich, Hans-Heinrich Lammers, le maître des audiences: c'était lui qui, dans les années 1930, décidait qui devait rencontrer le *Führer* et quand; c'était lui qui filtrait les rapports. Cependant quelques favoris, dont Göbbels, avaient directement accès au *Führer*.

² Rudolf Hess (1894-1987) était un adhérent des premiers temps de la N.S.D.A.P. Fils d'un commerçant en gros installé à Alexandrie, brillant pilote en 1914-1918, étudiant en géopolitique introverti et obsédé par les sciences occultes (il avait fait partie de la loge Thulé où il avait

administrations, étaient encore plus confuses et conflictuelles qu'au niveau du *Reich*: il n'y avait pas d'Hitler au niveau des *Länder* et des municipalités, et le *Führer* empêcha explicitement Frick de mettre de l'ordre dans les structures administratives du pays.

Au centre de cette « polycratie chaotique et anarchique » (Wahl), **Hitler gouvernait de manière fondamentalement "artiste", intuitive et anti-institutionnelle**, sauf au tout début lorsqu'il tenta de se conforter aux usages en vigueur, de s'imposer un horaire notamment. Levé à midi et jamais couché avant deux heures du matin, il travaillait irrégulièrement et sans méthode, ne rencontrant que rarement ses ministres, ne lisant pas les dossiers, considérant que les choses secondaires finiraient bien par se régler seules, s'en remettant à l'inspiration du moment, à son "génie" (au double sens romantique du mot¹); il avait beaucoup de mal à régler les litiges concrets qu'on lui soumettait, et quand il se décidait finalement à les trancher, c'était au hasard d'une remarque orale en passant ou d'une note, de manière aussi imprévisible qu'arbitraire; on se précipitait alors pour obéir lorsque c'était possible, et lorsque les décisions du *Führer* étaient inapplicables, elles n'étaient pas révoquées, c'était inimaginable, mais "reportées" ou bien tout simplement restaient lettres mortes. Ce qu'il aimait, ce n'était pas prendre des décisions mais parader, soigner son image, broser à grands traits son "grand dessein". Il était même incapable de se fixer longtemps dans un même lieu de résidence².

Ce style de direction, et notamment l'imprécision des projets du *Führer*, accentuait la **désorganisation de l'appareil gouvernemental et partisan**. Certains services tournaient à vide, d'autres se disputaient les mêmes attributions³. La *Hitlerjugend*, le complexe des polices gérées par la S.S., l'organisation Todt responsable des routes et des travaux publics (à partir de 1938), étaient devenues (en 1936 pour la première) des organisations d'État, sans pour autant cesser d'être des organisations de la N.S.D.A.P.: en fait, elles dépendaient "du *Führer*". La foire d'empoigne était permanente et tout le monde se haïssait; mais comme, depuis l'élimination de Gregor Strasser et de Röhm, personne ne remettait en cause l'autorité du *Führer* (au contraire, le *credo* des nazis se résumait à l'obéissance au *Führer*), comme Hitler gagnait et comme chacune de ses

rencontré Rosenberg), il vouait une véritable vénération au *Führer*. Il fut le "secrétaire de rédaction" de *Mein Kampf*. En 1932, à la chute de Strasser, il devint le numéro deux du parti nazi, et devint, en 1939, le second dans l'ordre de succession, derrière Göring. En mai 1941, il fit défection et s'envola pour l'Écosse dans le but fumeux de préparer, de son propre chef, une paix qui eût abouti à un partage du monde entre le Royaume-Uni et l'Allemagne. Churchill le fit arrêter avant qu'il pût engager des négociations avec qui que ce fût. Au procès de Nuremberg, il échappa à la peine capitale, car il n'était pas compromis dans le génocide, et finit ses jours à la prison interalliée de Spandau (à Berlin), dont il devint rapidement le seul prisonnier (les Soviétiques refusèrent toute libération anticipée), et où il finit par se suicider.

¹ Il disait qu'une seule idée de génie vaut mieux que toute une vie de travail de bureau consciencieux.

² Ce fut en 1936 qu'il se prit d'affection pour la station de sports d'hiver bavaroise de Berchtesgaden.

³ Ainsi dans le domaine de l'éducation, von Schirach (aux Jeunesses hitlériennes), Robert Ley (au D.A.F.), Göbbels, Rust (le ministre de l'Éducation en titre), et même Himmler et Rosenberg; dans un domaine encore plus crucial, les Affaires étrangères, la concurrence était féroce entre von Neurath (au ministère des Affaires étrangères jusqu'en 1938), Ribbentrop (à la tête d'un service spécialisé du parti nazi dans les premières années, au ministère à partir de 1938) et Rosenberg (à la N.S.D.A.P.), sans parler des empiétements de Göbbels en ce domaine.

victoires validait le pacte charismatique, aucun clan nazi hostile au dictateur ne se reconstitua jamais. Tout le monde était d'accord sur le fait que l'idéologie était le produit de la volonté du *Führer* et de rien d'autre. La principale fonction de l'idéologie était d'atteindre les objectifs fixés par le *Führer*: il était donc impossible de lui opposer un texte sacré ni un programme alternatif, et du coup, même en l'absence d'arbitrages clairs, ce qui finissait bien par émerger de toutes ces disputes correspondait, en gros, aux orientations générales voulues par Hitler: préparer la guerre, éliminer les indésirables.

Dans ces conditions, il est quand même stupéfiant que l'ordre étatique tout entier ne se soit pas effondré très vite, que les idées de ce « dictateur faible » (H. Mommsen) qui sanctionnait et réagissait plus qu'il n'élaborait, à la tête d'une espèce d'« Empire néo-féodal » (Köhl), soient finalement devenues réalité. C'est le paradoxe que soulignent les interprètes "fonctionnalistes" du nazisme: ce système anomique a fonctionné d'une manière redoutablement efficace, non pas parce que les Allemands ont massivement adhéré au projet nazi (dans leur majorité, ils n'ont fait que le tolérer, puis se réjouir de ses succès), mais parce qu'il n'y avait plus de structures sociales et politiques alternatives à celles qui, dans le désordre, travaillaient pour Hitler, et parce que, même dans la situation de semi-anarchie qui caractérisait les hautes sphères du régime, la bureaucratie, l'armée et la population dans son ensemble firent leur travail après janvier 1933 comme avant, avec conscience et efficacité.

C) L'encadrement de la population.

L'Allemagne était devenue un « État total », comme le soutint le juriste Ernst Forsthoff dans un ouvrage paru en 1933. Aucun aspect de la vie des Allemands ne devait échapper à l'idéologie, à l'effort révolutionnaire nazi. Ainsi le culte du Führer envahit tous les domaines de la vie publique: en 1933, le salut nazi fut rendu obligatoire pour les fonctionnaires, et les professeurs durent commencer leurs cours par un *Heil Hitler!* À partir de 1934 les soldats de la *Reichswehr*, puis tous les fonctionnaires durent prêter un serment solennel à leur *Führer*: un serment personnel donc, non plus un serment à l'État ni à la Constitution. Dans ces conditions les anciennes institutions étatiques subsistèrent, certaines comme la diète de manière fantomatique; toutes perdirent beaucoup de leur importance face aux institutions partisans, politisées, celles grâce auxquelles le régime espérait peser sur la population, modifier sa vision du monde, encadrer la renaissance du peuple allemand, et sur lesquelles je vais à présent me concentrer, en commençant par la plus puissante: la S.S.

Depuis la Nuit des longs Couteaux, la S.S. dirigée depuis 1929 par le *Reichsführer-S.S.* Heinrich Himmler, était devenue une espèce d'aristocratie du régime national-socialiste avec sa sévère sélection selon des critères physiques et raciaux, son "dressage" physique et idéologique (*Drill*) dans les écoles *Napola* et les *Ordensburgen*¹, son idéologie (racisme et élitisme,

¹ Les *Nazionalpolitische Erziehungsanstalten*, ou *Napola*, étaient des internats pour garçons de dix à dix-huit ans (il y en eut quelques-unes pour filles après 1940); elles se rattachaient à la tradition prussienne des écoles de cadets. Le personnel était composé de S.S. et de S.A., mais elles étaient sous le contrôle du ministère de l'Éducation. Elles formaient les futurs dirigeants des la S.A., de la S.S., de la police et du Service du travail; les activités physiques avaient une part spécialement importante dans la formation qu'elles délivraient. Le cursus des *Ordensburgen* ("châteaux de l'Ordre") s'étendait sur trois ans à la sortie des *Napola* ou des A.H.S. (voyez plus bas); ils étaient logés dans des bâtisses de style médiéval, sises en général dans les régions frontalières (l'"Ordre" était censé être celui des chevaliers teutoniques); la fin de la

honneur et camaraderie, fascination de la mort et mépris de la vie humaine – voyez au chapitre 4), son appareil (un ensemble de rituels néo-médiévaux aussi décoratifs que fumeux, à mi-chemin entre le scoutisme et l'occultisme, qui font aujourd'hui le bonheur d'une certaine littérature sur le III^e Reich), ses symboles (dont la devise: "*Meine Ehre heißt Treue*"), "mon honneur s'appelle fidélité").

Tout cela était loin d'être inoffensif, mais ce n'était pas l'essence du nazisme; le plus grave, c'est que le poids de ces excités par dressage et par fonction ne faisait que croître dans l'Allemagne nazie: ils s'infiltrèrent progressivement partout. À l'été 1934, la S.S. avait mis la main sur l'administration des camps de concentration; à l'automne 1934, la Gestapo était tombée sous leur coupe. En juin 1936, Himmler reçut le titre de chef de la police allemande et le portefeuille de secrétaire d'État à l'Intérieur; à ce dernier titre jusqu'en 1943 il était subordonné à Frick, le ministre de l'Intérieur, mais en tant que chef de la S.S. il dépendait directement de Hitler. Une semaine plus tard, les autres polices, notamment celles des *Länder*, furent réorganisées; en 1939, l'ensemble de cet appareil répressif fut réorganisé en un R.H.S.A. (Service central de la Sécurité du Reich) composé d'une police ordinaire, chargée de l'ordre public, et d'une "police de sûreté" (*Zipo*) placée sous le commandement de Reinhard Heydrich, le second de Himmler depuis 1931, et elle-même subdivisée en une *Kripo* (police criminelle) et une *Gestapo*: au total, un véritable État dans l'État qui agissait en-dehors de tout contrôle judiciaire, même *a posteriori*. Il y avait deux cent quarante mille S.S. en 1938, dont vingt-cinq mille *Waffen S.S.* destinés spécifiquement au combat, l'embryon d'une deuxième armée allemande, et une division chargée de fournir le personnel des camps de concentration, la *S.S. Totenkopf*.

L'encadrement quotidien de la population était assuré par les militants ordinaires du parti nazi (on disait aussi: le "Mouvement", à l'italienne). De cent huit mille membres en 1928 et huit cent cinquante mille au moment de la prise de pouvoir, les effectifs passèrent à deux millions cinq cent mille en 1935 (avec un renouvellement profond des cercles dirigeants, d'autant qu'une bonne partie des anciens militants, trop proches de Strasser ou de Röhm, furent expulsés ou marginalisés), et l'on dépassait les cinq millions de membres en 1939 (il y en eut huit millions en 1943). Ces chiffres auraient sans doute été bien plus élevés encore si les dirigeants n'avaient pas décidé de limiter les recrutements pour conserver au parti son caractère d'élite de la nation. La proportion d'ouvriers augmenta légèrement pour atteindre les 32% en 1934; les commerçants et travailleurs indépendants étaient toujours fortement surreprésentés. Surtout, la part des fonctionnaires et des enseignants augmenta (ils représentaient 13% des effectifs de la N.S.D.A.P. en 1934), ce qui était normal vues les fortes pressions qui s'exerçaient sur eux pour qu'ils adhérassent. Le parti nazi demeura, durant les années 1930, un parti de jeunes gens: en 1934, 65% de ses adhérents avaient moins de quarante ans (Hitler en avait alors quarante-cinq); des hommes d'une trentaine d'années occupaient des places de premier plan dans l'économie ou dans l'administration, ce qui représentait une rupture avec toutes les traditions allemandes – l'un des slogans nazis des années 1920 avait été: "place aux jeunes". À l'intérieur des élites du pays, telles qu'elles nous sont connues par le *Führerlexicon* (l'annuaire officiel) de 1934, les

scolarité se déroulait au château de Marienburg, en Prusse orientale, l'ancienne résidence des grand-maîtres de l'Ordre teutonique, spécialement restauré à cet effet – c'est aujourd'hui, quelque part au fond de la Pologne, un musée de l'ambre. Tous ces établissements d'élite sélectionnaient leurs élèves selon des critères tels que l'"aptitude au commandement", la "pureté raciale" et une "hérédité saine"; la réception des nouvelles promotions se faisait le 20 avril, jour de l'anniversaire du Führer.

dignitaires du parti nazi avaient en moyenne huit ans de moins que les dignitaires non nazis. L'âge moyen des ministres était de quarante ans, contre cinquante-six aux États-Unis. À l'intérieur du parti, la coupure essentielle ne se faisait pas entre les jeunes et les moins jeunes, ni selon les origines sociales, mais selon l'ancienneté de l'adhésion: ce qui restait, après les purges, de la "vieille garde"¹ d'avant la refondation de 1925 conserva toujours les postes essentiels, jusqu'à l'ascension de Martin Bormann à partir de 1941.

Parmi ces militants, sept cent mille environ (en 1935) occupaient des postes de responsabilité. Il y avait dans chaque immeuble un *Blockleiter*; dans chaque quartier un chef de cellule ou *Zellenleiter* (leur rôle était autant de surveillance que de propagande et de mobilisation; de nature fiscale aussi, c'étaient eux qui encaissaient le produit des multiples quêtes organisées par le pouvoir). Dans chaque commune, on trouvait un *Orstgruppenleiter* qui concurrençait le maire; au-dessus, les *Kreisleiter* (ils étaient huit cent vingt-sept en 1935), les *Gauleiter* (trente-trois en 1935, quarante-cinq en 1943) et les *Reichsleiter* (les hauts dirigeants, dix-huit en tout, qui ne dépendaient que de Hitler). Au total, cette administration parallèle employait moitié autant de personnes que la fonction publique non partisane – autant de chômeurs en moins, et des possibilités d'ascensions sociales rapides et lucratives.

Le rôle du parti nazi était officiellement « l'éducation politique du peuple allemand ». Sa tâche était de « découvrir et de réunir le matériau humain le plus capable, au moyen d'une sélection déterminée par la lutte vitale », de lui donner une éducation d'élite, tandis que l'État "gérât les corps constitués". Une bonne partie de l'activité des militants était du ressort de la propagande et de l'encadrement de la population. Mais la N.S.D.A.P. ne se contentait pas de ces fonctions: en liaison avec le *Führer* dont elle reflétait et amplifiait la volonté, comme avec le peuple dans lequel elle était immergée, elle continuait à jouer le rôle d'aiguillon populiste, empêchant que la dynamique du régime ne s'essoufflât.

L'encadrement passait également par les organisations de masse liées à la N.S.D.A.P. Leur but était de prendre en charge le plus étroitement possible, et de la manière la plus variée possible, la vie quotidienne des Allemands, pour qu'elle fût entièrement politisée, nazifiée; de briser, de violer, de marginaliser le plus possible l'intimité, pour qu'à la limite l'existence tout entière devînt publique, tendue vers un objectif collectif – en 1938, Robert Ley, le chef des syndicats nazis, déclarait pour s'en féliciter: « la seule personne à avoir une vie privée est la personne qui dort »². Cette volonté d'éliminer la personne privée au profit de la collectivité touche à l'essence même du totalitarisme, dans son incarnation nazie comme dans son incarnation communiste – tous les organismes que je vais décrire avaient leur reflet fidèle dans l'U.R.S.S. stalinienne.

La cible première de la volonté totalitaire, en Allemagne nazie comme en Italie fasciste et dans les différents régimes staliniens, était la jeunesse, car la jeunesse, c'est l'avenir. Comme le communisme et le fascisme, le nazisme, idéologie du mouvement et d'une certaine idée du progrès, valorisait la jeunesse pour elle-même: « seul ce qui est éternellement jeune doit avoir sa place dans notre Allemagne (...); les hommes intérieurement vieux sont la peste d'un peuple sain » (Baldur von Schirach). La Hitlerjugend de von Schirach (promu *Reichsjugendführer*) comptait un peu moins de quatre millions de membres en 1935, sept millions en 1939. En 1934, il apparut d'autres organisations pour les enfants moins

¹ Attention, je calque ici un terme soviétique!

² Il revint au régime communiste d'Enver Hoxha en Albanie d'aller plus loin en établissant un contrôle... des rêves.

âgés, le *Jungvolk* pour les moins de dix ans des deux sexes et les *Pimpfe* pour les garçons de dix à quatorze ans; quant aux jeunes filles, elles étaient embrigadées dans les *Jungmädel* de dix à quatorze ans, puis dans le *Bund deutscher Mädel*. En 1936, l'adhésion à ces organisations devint obligatoire à partir de dix ans, et en 1937 les derniers mouvements de jeunesse non nazis disparurent (c'étaient celles de l'Église catholique). La loi de 1936 affirmait explicitement qu'« en dehors de la maison familiale et de l'école, l'ensemble de la jeunesse allemande doit être éduquée dans la Jeunesse hitlérienne, physiquement, spirituellement et socialement, dans l'esprit du national-socialisme, au service du peuple et de la communauté nationale ». On y forgeait les « soldats d'une idée » (von Schirach), une jeunesse "dure comme l'acier de Krupp", prête au sacrifice pour son *Führer*, au moyen d'activités paramilitaires qui occupaient notamment tous les samedis, promus "journées de la jeunesse"; à la fin des années 1930, les *Hitlerjugend* furent également "invités" à participer à l'effort d'autarcie en travaillant à la campagne une partie de l'année – il s'agissait aussi de les ressourcer au contact romantique de la nature allemande. Enfin, à l'occasion, les enfants fanatisés servaient d'indicateurs et de policiers au régime, exactement comme en U.R.S.S. et en Chine maoïste¹.

Les ambitions de von Schirach n'étaient pas seulement parascolaires: en 1937 il parvint à créer des écoles d'élite, les "écoles spéciales Adolf-Hitler" (A.H.S.), qui accueillaient des élèves de douze à dix-huit ans et étaient censées former les futurs permanents du parti nazi; dans le cursus, l'accent était mis sur les sciences nationales (l'Histoire, le folklore) et raciales (la biologie). Quant à l'enseignement en général, épuré et désormais centralisé au niveau du *Reich*, il fut réorganisé pour laisser plus de place à l'éducation physique et à l'idéologie; on expliquait aux professeurs que "dorénavant, il ne devait pas leur importer qu'un fait fût vrai ou faux, mais s'il allait dans le sens de la révolution nationale-socialiste"; toutes les matières furent "germanisées" et politisées, c'est-à-dire nazifiées (il apparut ainsi une "physique nordique", opposée à la "physique juive" de Einstein). Les obsessions du régime pénétraient partout, comme en témoignent ces fameux problèmes de mathématiques où l'on invitait les enfants, par le biais des règles de trois, à comprendre quelle économie ferait le *Reich* en se débarrassant des arriérés mentaux ou des Juifs².

¹ Le cérémonial de la H.J. était décalqué de celui de la S.S., avec fanions et oriflammes, et notamment le port d'un poignard qui "annonçait" la dague des S.S. Le passage du *Jungvolk* aux *Pimpfe* se faisait à l'occasion d'une cérémonie solennelle, le jour de l'anniversaire du *Führer*; le passage à la *Hitlerjugend* proprement dite était marqué par le passage de la chemise blanche à l'uniforme nazi à chemise noire, et par le serment suivant: « en présence de cet étendard de sang, qui représente notre *Führer*, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt à donner ma vie pour lui, et je m'en remets à Dieu ». Le 9 novembre, jour anniversaire du putsch de Munich, l'élite des *Hitlerjugend* entraînait dans la S.S.

² L'Histoire tout entière fut réécrite sur une base raciale: elle glorifiait Sparte, censée avoir été la plus "aryenne" des cités grecques par opposition à Athènes la dégénérée; elle présentait César et Auguste comme des *Führer* antiques; Henri le Lion et Frédéric Ier comptaient parmi les héros du premier "Reich de mille ans", ainsi que les chevaliers teutoniques (une célèbre toile de 1936, mille fois reproduite en chromos, représentait Hitler en chevalier teutonique); tandis que Charlemagne, monarque germanique mais qui s'était placé dans la continuité des empereurs de Rome, se trouvait stigmatisé en tant que "massacreur de

Il y avait aussi une *N.S. Studentbund* pour les étudiants, une *N.S. Frauenschaft* pour les femmes, une *N.S. Reichsbund für Sport und Leibesübungen*... Bien entendu, les travailleurs étaient eux aussi étroitement encadrés. En mai 1933, les syndicats avaient été remplacés par un Front du Travail (*Deutsche Arbeitsfront* ou D.A.F.), dirigé par Robert Ley, un ancien ingénieur chimiste de la I.G. Farben; l'adhésion y était obligatoire. En juin 1934, une "Loi sur l'organisation du travail national" paracheva la réorganisation du monde de l'entreprise dans un sens corporatiste: le *Führerprinzip* fut introduit à l'échelle de l'entreprise, c'est-à-dire que le patron, promu "chef", commandait, et que le personnel, devenu la *Gefolgschaft* (la "suite": voyez plus haut), obéissait; les syndicats n'avaient plus pour fonction que de proposer des solutions pour que régnât la concorde, d'exprimer l'accord des uns et des autres, et concrètement, par exemple, d'organiser des réunions de propagande, la diffusion des discours du *Führer* sur les lieux de travail, etc. Surtout, les syndicats nazis se mêlaient des loisirs des travailleurs, ce qui est tout à fait caractéristique d'un régime totalitaire: cela se faisait par l'intermédiaire de la fameuse *Kraft durch Freude* (K.d.F.), la "Force par la Joie". Cet organisme dépendant de la D.A.F., fondé en 1934, offrait des billets de cinéma, de théâtre et même d'opéra, organisait des conférences (toutes sur des thèmes chers aux nazis évidemment), des cours de danse (folklorique, donc "germanique"), des activités sportives, des croisières, etc.¹.

Cet encadrement partisan du monde du travail se faisait en liaison étroite avec les autres centres d'autorité: un "Office du Travail", apparu en mai 1934, répartissait la main-d'œuvre (pour plus de sécurité, en février 1935 un livret ouvrier fut instauré²); des fonctionnaires du ministère du Travail fixaient les salaires. En revanche, le régime créa divers organismes "sociaux": en mai 1933, la *National-Sozialistische Volkswirtschaft* (N.S.V.) qui remplaça la Croix-Rouge et toutes les autres organisations autonomes en janvier 1936; l'"aide d'hiver", l'"aide à la mère et à l'enfant", etc. De nombreuses mesures concernaient spécifiquement les familles nombreuses: il y eut des lois en ce sens en 1935, 1936 et 1937³.

Périodiquement toute la population était mobilisée, chauffée à blanc pour une grande occasion par le biais d'une action conjointe de toutes ces officines (voyez un peu plus bas). Ce fut l'une des raisons de l'engrenage où la dictature nazie se laissa entraîner peu à peu: un pouvoir charismatique ne repose que sur le succès, donc sur la dynamique

Saxons", et les Hohenstaufen en tant que dynastie italianisée. En 1935, le régime suscita l'apparition d'un "Institut pour l'Histoire de la nouvelle Allemagne", sous la direction de l'historien *völkisch* Walter Frank, mais il aboutit à des conclusions si délirantes qu'elles ne furent jamais enseignées dans les écoles. Au total il n'y eut jamais de dogme officiel en matière d'Histoire, en partie grâce aux divergences entre les différents hiérarques du régime, Rosenberg et Göbbels notamment; le premier était plus porté que le second à sauver les grandes figures du passé allemand, même non nationalistes, comme Mozart ou Goethe (tous deux francs-maçons pourtant).

¹ Les nazis suivirent ici assez servilement le modèle de l'*Opera dopolavoro* mussolinienne. Les croisières notamment, activités jusque-là réservées aux privilégiés, étaient un élément important de la propagande du régime; bien entendu, seule une infime minorité d'ouvriers en bénéficia (la K.d.F. n'avait que deux navires). De même, le régime organisa des tournées des grands orchestres symphoniques dans les usines ou dans les campagnes.

² À la fin de la décennie, la main-d'œuvre commença à être carrément militarisée. Le *Westwall*, un ensemble de fortifications, fut construit en 1938-1939 au moyen de la réquisition de plus de quatre cent mille ouvriers.

³ La natalité remonta, de 16,5% en 1931-1935 à 19,5% en 1936-1939.

révolutionnaire. Hitler était conscient des risques d'un retournement de l'opinion à son égard; pour conserver la ferveur des masses exaltées, pour faire oublier les aspects moins reluisants de la réalité, il était acculé à de nouveaux "exploits". Mais de "grand exploit" en "grand exploit", il était poussé à toujours plus d'extrémisme, et son pouvoir était toujours plus personnalisé, plus dépourvu de garde-fous.

IV-Propagande et culture.

Hitler avait toujours été soucieux de propagande; un ministère de l'Information et de la Propagande apparut dès mars 1933, dirigé par Göbbels. Le pouvoir une fois conquis, la propagande changeait de sens: elle avait désormais pour but non plus de faire connaître le parti nazi, de lui attirer des sympathisants, des électeurs, des militants, mais de "rassembler la nation derrière l'idéal de la révolution nationale", de conditionner les Allemands à certains réflexes, d'opérer une gigantesque mise en scène de la force et de la cohésion de la communauté nationale renaissante, une « esthétisation de la politique » (Walter Benjamin). C'était donc bien plus qu'un instrument au service de la dictature (en tant qu'ensemble d'institutions elle a été traitée plus haut): c'était une esthétique, un art total. C'était bien ainsi du reste que les nazis la percevaient: en 1934, Göbbels assurait qu'elle « se situ[ait] au premier rang des arts permettant de régir un peuple ». Bien entendu, un art n'étant pas une science, la propagande n'avait pas à se soucier de vérité mais exclusivement d'effet – « ce qui importe, ce n'est pas qu'une propagande ait de la tenue, mais qu'elle donne les résultats escomptés ». Le but, c'était d'opérer une « mobilisation spirituelle », de « travailler les gens jusqu'à ce qu'il capitul[assent] devant nous », (Göbbels), de s'emparer de « l'âme de la masse » (Hitler); c'était le "viol des foules", dont Göbbels soulignait le « caractère sentimental et féminin ».

Göbbels, fasciné par la culture populaire américaine et notamment par la "réclame", avait le génie des slogans simples et frappants, adaptés aux différentes circonstances comme aux différents publics. La propagande commençait par la surveillance de la langue; il existait par exemple une commission chargée de veiller sur la terminologie employée par les médias. Dans le passionnant essai: L.T.I.¹: carnets d'un philologue, Victor Klemperer² montre que le nazisme a fait changer de sens à de nombreux mots allemands, et souligne ainsi la portée de ces changements: « non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception. Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formules syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. On a coutume de prendre ce distique de Schiller, qui parle de "la langue cultivée qui poétise et pense à ta place", dans un sens purement esthétique et, pour ainsi dire, anodin. (...) Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets naturellement à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en fait le vecteur de substances toxiques? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic: on les avale sans prendre garde, ils semblent

¹ *Lingua Tertii Imperii*: "la langue du IIIe Reich", avec un glissement caractéristique de l'époque dans le sens du mot Reich. Cette abréviation propre à Klemperer parodiait la manie nazie des sigles.

² Des informations biographiques sur Klemperer, contemporain et victime du nazisme, figurent aux chapitres 1 et 4.

ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir.

Si quelqu'un, au lieu d'"héroïque et vertueux", dit pendant assez longtemps "fanatique", il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut être un héros. Les vocables "fanatique " et "fanatisme" n'ont pas été inventés par le IIIe Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur et les a employés plus fréquemment en un jour que d'autres époques en plusieurs années¹. Le IIIe Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. (...) Mais [la langue nazie] change la valeur des mots et leur fréquence [un bon exemple: celui du mot *Weltanschauung*, un mot ancien et de portée générale que j'ai tendance, dans ce cours, à utiliser sans autre précision pour désigner les idées de Hitler, parce que son suremploi par les nazis l'a complètement nazifié]; elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret ».

Plus loin, Klemperer insiste sur la pauvreté de la L.T.I.: elle s'explique par le souci constant de se tenir à la ligne officielle et aux expressions choisies par les organismes de propagande – or Göbbels y était tout-puissant: la L.T.I., à la limite, était le parler d'un seul homme. De plus, « la L.T.I. ne faisait aucune différence entre langue orale et écrite. Bien plus: tout en elle était discours, tout devait être harangue, sommation, galvanisation. (...) Le style obligatoire pour tout le monde était donc celui de l'agitateur charlatanesque. (...) Dans une restriction librement choisie, elle n'exprimait complètement qu'une seule face de l'être humain: (...) la L.T.I. sert uniquement à l'invocation, (...) ne fait

¹ La L.T.I. pouvait même se transmettre aux victimes du régime! À la fin de son livre, Klemperer, qui, je l'ai dit, a toujours refusé de ne plus se penser exclusivement comme allemand, prend l'exemple d'une Juive qui, vers 1943, « veillait à ce que ses enfants soient élevés dans la foi juive la plus orthodoxe mais à ce qu'en même temps, malgré l'opprobre du moment, ils respirent la foi dans l'Allemagne répandue autour d'eux – elle ne disait jamais autrement que "dans l'Allemagne éternelle". "Ils doivent apprendre à penser comme moi, ils doivent lire Göthe comme la Bible, ils doivent être des Allemands *fanatiques*! (...) Seule la germanité *fanatique* peut laver notre patrie de la non-germanité actuelle. »

La réaction de Klemperer fut violente: « "– ne savez-vous pas que vous parlez la langue de votre ennemi mortel, et qu'ainsi vous vous avouez vaincue, et qu'ainsi vous vous livrez, et qu'ainsi vous commettez une trahison envers votre germanité justement?" (...) Elle était toute secouée de ma sortie (...), elle promit de s'amender. Et lorsque la fois suivante, elle insista de nouveau sur l'"amour fanatique" qu'elle portait cette fois à Iphigénie, elle corrigea aussitôt pour m'apaiser: "– Ah, c'est vrai, je ne dois pas dire cela; j'en ai seulement pris l'habitude depuis le "retournement" [*Umbruch*]. "– Depuis le retournement?" "– Cela aussi, vous le réprouvez? Mais, là, vous avez sûrement tort. Un si beau mot poétique, il sent littéralement la terre fraîchement retournée, il n'a certainement pas été inventé par les hitlériens, il provient sûrement du cercle de Stefan George". "– Assurément, mais les nazis l'ont emprunté parce qu'il va si bien avec le sang et le sol, avec la glorification du terroir, de l'attachement au sol, ils l'ont tellement infecté de leurs mains contaminées que pendant les cinquante ans à venir aucun homme convenable..." Elle m'interrompit, passa à la contre-attaque: j'étais un puriste, un pédant, un intransigeant, un – "ne m'en veuillez pas trop" –, un fanatique ».

pas (...) de différence entre le domaine privé et le domaine public (...) - tout est discours et tout est publicité. "Tu n'es rien, ton peuple est tout", dit un de leurs slogans. (...) La L.T.I. s'efforce par tous les moyens de faire perdre à l'individu son essence individuelle, d'anesthésier sa personnalité, de le transformer en tête de bétail, sans pensée ni volonté, dans un troupeau mené dans une certaine direction et traqué, de faire de lui un atome dans un bloc de pierre qui roule »¹.

Göbbels, dans la lignée de la grande tradition wagnérienne, des succès de Babelsberg et de Hollywood mais aussi de pratiques anciennes du mouvement ouvrier, déjà récupérées par les totalitarismes fasciste et communiste, attribuait une importance particulière à la mise en scène des meetings et des défilés, par lesquels l'individu se sentait appartenir à une communauté et communiait avec le régime et son *Führer*. Tout y était prétexte: on célébrait en grande pompe l'anniversaire de la prise du pouvoir (le 31 janvier), celui de la fondation du parti nazi (le 24 février), le "Jour des Héros" (en mars), l'anniversaire du *Führer* (le 20 avril), le "Jour du Travail allemand" (le 1er mai), la Fête des Mères, le solstice d'été (c'est-à-dire les feux de la saint Jean: une célébration supposée païenne, typique des reconstructions romantiques du XIXe siècle); la Journée des Récoltes (en octobre); l'anniversaire du putsch de Munich ou Jour des Martyrs (le 9 novembre). Noël ne fut pas supprimée, malgré l'hostilité de Rosenberg et d'Himmler à cette quasi dernière trace du calendrier judéo-chrétien (comment pouvait-on célébrer la naissance d'un Juif?): la fête *ur-germanique* correspondante, la *Julfest*, ne s'imposa jamais². Il y avait aussi, à intervalles moins prévisibles, les mobilisations de masse à l'occasion des référendums, les célébrations des succès du régime en politique extérieure.

Ces œuvres d'art mystico-lyrique avaient tout un pays pour décor, tout un peuple pour choristes, et l'hystérique moustachu pour diva. Ainsi les journées (ou congrès) du parti nazi se tenaient à Nuremberg, ancienne ville impériale dominée par son *Burg* médiéval, chaque mois de septembre, durant une semaine, dans un décor grandiose construit spécialement par Albert Speer (1905-1981), l'architecte préféré de Hitler. C'étaient des manifestations passablement statiques (les témoins étrangers les comparaient volontiers à des "messes" ou à des "conciles"): trois cent mille personnes en uniforme s'ordonnaient en blocs massifs et symétriques au milieu d'une débauche d'insignes et de drapeaux, tandis que les S.S., les diverses délégations, etc., défilaient sur l'avenue centrale; la *Gefolgschaft* accédait ainsi au rang d'acteur du drame. Speer inventa notamment d'employer d'énormes projecteurs de la défense antiaérienne pour créer « une immense pièce aux murs infinis soutenus par de puissants piliers lumineux » (selon lui), une « cathédrale de lumière » (selon le Français Robert Brasillach, spectateur fasciné en 1937). Parfois aussi ces flambeaux dessinaient une immense croix gammée ou un *Heil Hitler* triomphant. De nuit, dans un silence total qui contrastait avec les

¹ La L.T.I. était une langue totale; elle avait même sa propre typographie. « Je me vois ici contraint d'écrire "S.S." avec des caractères normaux d'imprimerie. À l'époque hitlérienne, il y avait, dans les casses de lettres d'imprimerie et sur les claviers des machines à écrire officielles, un caractère spécial à angles aigus pour écrire "S.S."; il correspondait à la rune germanique de la victoire, et avait été créé en sa mémoire. Il n'était pas sans relation avec l'expressionnisme » (Klemperer).

² Dans l'ensemble les tentatives *ur-germanisantes* n'ont pas eu beaucoup de succès: de même, les noms de mois "germaniques" que le régime tenta d'imposer au début firent long feu. Pour prendre un autre exemple dans le livre de Klemperer, les nazis ne parvinrent pas à imposer dans les faire-part de naissance et de décès, en lieu et place de l'étoile et de la croix traditionnelles, leurs propres signes inspirés de runes.

ouvertures wagnériennes et autres *Carmina Burana*¹ des heures précédentes, le *Führer* apparaissait seul à la tribune, minuscule point focal de l'ensemble de la représentation – pour des discours à peu près vides d'informations, de pures incantations, de pures arias. Exaspérée, tendue à l'extrême par une longue attente debout, puis galvanisée par le verbe hitlérien, hébétée de fatigue et d'extase, la foule "féminine" répondait à « l'homme debout » (Brasillach), son maître, par des saluts nazis, des *Heil Hitler*. Juste auparavant, le *Führer* avait effleuré les drapeaux des nouveaux régiments de la S.A. avec la *Blutfahne* (l'"étendard de sang", celui qui avait été brandi lors du putsch de 1923 et baigné du sang des "martyrs"); à chaque contact entre les drapeaux, retentissait un coup de canon².

Le 9 novembre, jour anniversaire du putsch de la brasserie, un grand défilé aux flambeaux illuminait les rues de Munich – les nazis adoraient les cérémonies nocturnes, les plus spectaculaires –, et un solennel appel aux morts de 1923 retentissait; la foule, à chaque nom, répondait: "présent!". Voici comment Klemperer décrit les cérémonies de deuil de l'armistice en novembre 1933, insistant sur le rôle des impressions sonores: « d'abord le retentissement général des sirènes dans toute l'Allemagne, puis la minute de silence dans toute l'Allemagne. (...) Et ensuite venait (...) tout ce qui servait de cadre au discours de Hitler. Une salle des machines à Siemensstadt. Pendant de longues minutes: le vacarme assourdissant de l'usine, les martèlements, cliquetis, ronflements, sifflements, grincements. Puis la sirène et le chant et, finalement, le bruit des rouages se taisant peu à peu. Puis, surgi du silence, avec la voix profonde de Göbbels, le récit du messager. Et, à ce moment-là seulement: Hitler, LUI, pendant trois quarts d'heure ».

Sur les impressions visuelles, mais le son reprend vite le dessus: « en un certain sens, on peut considérer la place du marché solennellement décorée, la grande salle ou l'arène ornée de bannières et de banderoles, dans lesquelles on parle à la foule, comme une partie constitutive du discours lui-même, comme son corps. Le discours est incrusté et mis en scène dans un tel cadre, il est une œuvre d'art totale qui s'adresse simultanément à l'oreille et à l'œil, et à l'oreille doublement, car le grondement de la foule, et ses applaudissements, ses protestations, agissent sur l'orateur aussi fortement, si ce n'est possible, que le discours en soi. D'autre part, le son du discours subit

¹ Les *Carmina Burana* sont des chansons d'étudiants allemands, essentiellement des chansons à boire et des chansons d'amour, en latin, qui datent du XIII^e siècle et dont le texte est conservé par un manuscrit. En 1935-1936, le compositeur Carl Orff (1895-1982) écrivit sur ces textes une "cantate avec action mimée facultative", dans un style archaïsant, avec une orchestration extrêmement simple, qui eut un immense succès dès sa création, en Allemagne et ailleurs – il ne s'agit pas à proprement parler d'une musique nazie, mais elle s'inscrit dans une esthétique proche de celle que les nazis dévotèrent.

² Voici comment l'écrivain français d'extrême-droite Robert Brasillach décrivait la cérémonie: « le chancelier saisit d'une main l'Étendard de sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il doit consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique? Je ne crois pas. Il y a réellement, dans la pensée de Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre; si ce n'est, osons le dire, à celle de l'Eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme ».

incontestablement une influence, prend incontestablement une plus forte couleur sensitive grâce à une telle mise en scène ».

Pour retransmettre ce qui pouvait être retransmis de ces spectacles grandioses, et pour assurer la diffusion quotidienne de la langue de l'Empire, Göbbels mit l'essentiel des médias au service de la propagande du régime, dans un esprit très moderne: l'écrit n'était pas l'essentiel, même si bien sûr la presse était étroitement contrôlée¹; le son et surtout l'image, qui frappe plus immédiatement les esprits – Hitler l'avait déjà noté dans *Mein Kampf* –, étaient privilégiés. Toutes les stations de radio furent nationalisées²; le cinéma aussi, qui dès juillet 1933 fut la première activité artistique à être organisée de manière corporative. Conçu essentiellement comme un médium de propagande, il était sous le contrôle total de la dictature – mais, de même qu'en Italie fasciste et en U.R.S.S., le nombre de films à contenu explicitement politique fut relativement peu élevé; le régime nazi produisit essentiellement un cinéma de divertissement qui ne véhiculait qu'implicitement la *Weltanschauung*, et qui fut très populaire. Il y avait quand même des œuvres de propagande, par exemple le premier grand film de Leni Riefenstahl (une ancienne danseuse et actrice, 1902-2003): *Le triomphe de la volonté*, réalisé à l'occasion du congrès de la N.S.D.A.P. en 1934. Riefenstahl y retraçait les étapes de l'ascension du nazisme.

Le nazisme enrôla aussi le sport – il occupait une place privilégiée dans les programmes scolaires, comme je l'ai déjà noté. Les jeux olympiques de 1936, prévus de longue date pour se dérouler à Berlin, furent l'occasion de présenter au monde l'image d'une nation puissante, unie autour de son *Führer*. On construisit un stade monumental dans la capitale (il pouvait accueillir cent mille personnes), ainsi qu'un village olympique; on commanda un autre film à Leni Riefenstahl, *Les dieux du stade*³. Dans l'ensemble ce fut un succès pour le régime, qui parvint à faire la démonstration de sa popularité; les athlètes allemands gagnèrent de nombreuses médailles; mais la victoire du Noir américain Jesse Owens à

¹ Les nazis s'étaient appropriés les locaux et les machines de la presse socialiste et communiste; à partir de ces organes confisqués et des leurs propres, ils édifièrent leur propre *trust* de presse et d'édition, le *Eher Verlag*, dirigé par Max Amann, un ancien directeur du *Völkischer Beobachter*. Il subsista cependant des quotidiens indépendants, dont la *Frankfurter Zeitung* qui ne disparut qu'en 1943, et des éditeurs non partisans.

² Dès 1933, Göbbels lança un programme de production de récepteurs bon marché (les "récepteurs du peuple"): en 1934, il s'en était déjà vendu un million d'exemplaires; en 1941, on en était à seize millions. S'y ajoutaient des centaines de milliers de haut-parleurs dans les usines, dans les bureaux, ou carrément en plein air. À partir de 1943, l'audition des discours de Hitler devint obligatoire, et l'écoute de radios étrangères devint passible de la peine de mort.

³ Cette autre espèce d'opéra filmé n'est pas explicitement une œuvre de propagande; Riefenstahl insiste surtout sur la beauté des corps tendus par l'effort. Le film se distingue par une impressionnante inventivité formelle, qui en fait la seule œuvre nazie toujours regardable aujourd'hui: ainsi, pour obtenir des plongées et des contre-plongées spectaculaires, Riefenstahl obtint la permission de filmer les athlètes depuis des fosses, de suspendre des caméras à des mâts et à des ballons; elle utilisa également des caméras sous-marines. Après la guerre, cette proche de l'*establishment* nazi, qui cependant avait eu la prudence de ne jamais adhérer à la N.S.D.A.P., se reconvertit, par le biais d'albums de photos d'art, dans l'exaltation du corps vigoureux des Noubas, une ethnie noire du Soudan. Un manière comme une autre de se dédouaner politiquement sans changer de fantasmes...

l'épreuve reine du cent mètres provoqua la colère du *Führer*, qui refusa de lui serrer la main.

Pour Göbbels, il fallait « relier la totalité de la culture à une propagande philosophico-politique »¹: la culture au sens traditionnel du terme, celle d'avant l'ère des masses, devait elle aussi être engagée, politisée; hors de l'art de propagande, seule une production de pur divertissement était tolérée. Aussi les nazis avaient politisé l'ensemble des institutions culturelles. Rosenberg dirigeait une Ligue de Combat pour la Culture allemande; à partir de septembre 1933, pour publier quoi que ce fût il fallait adhérer à la Chambre de la Culture du Reich (*Reichskulturkammer*), par le biais de l'une de ses corporations – il y avait des chambres de la littérature, des beaux-arts, du théâtre, comme du cinéma, de la radiodiffusion, de la presse.

Pour le *Führer*, peintre de formation, fort concerné par les questions artistiques et fort actif dans ces domaines², tout art devait être « conditionné par la race »; pour régénérer la race, il fallait d'abord régénérer la culture. Hitler était passionné d'architecture (dans sa jeunesse, il avait élaboré de nombreux plans de théâtres, de châteaux, de monuments), fasciné par les opéras de Wagner (il avait eu quelques velléités d'en écrire lui aussi); il aimait le néoclassique dans ce qu'il avait de plus monumental, le baroque et le rococo, le kitsch fin de siècle (notamment dans sa version néo-médiévale: Munich était sa ville préférée). En revanche, il n'avait jamais été un grand lecteur de littérature; depuis qu'il était au pouvoir, il ne lisait plus du tout.

En revanche le Führer, artiste respectueux de « la Bonne Peinture » (selon l'expression de Bernanos), haïssait tout l'art moderne, tant en musique (l'atonalisme), en architecture (le *Bauhaus*) qu'en peinture ou en littérature; il le considérait comme l'œuvre de Juifs ou de malades mentaux pacifistes et bolchevistes, inspirés par le crime, la prostitution, le communisme et l'art nègre, et liés au régime haï de Weimar. Göbbels, grand collectionneur de peinture, plus ouvert à l'art moderne (il appréciait Van Gogh et Nolde, dont il possédait des œuvres – Hitler lui ordonna de les décrocher), ne fit aucun effort pour faire évoluer ces idées; tout juste peut-on noter de sa part, au tout début du régime, quelques velléités de protéger les peintres expressionnistes les plus proches de la droite *völkisch* – Nolde notamment, grâce à ce puissant protecteur, fut exposé jusqu'en 1934.

La terreur en matière culturelle avait commencé dès avant 1933. En 1930, à force d'en perturber les représentations, les S.A. étaient parvenus à faire retirer de l'affiche le film tiré du roman de Remarque *À l'ouest, rien de nouveau*; en 1932, par crainte de troubles, aucun metteur en scène n'avait accepté de monter la *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht. Les choses prirent une toute autre dimension après l'arrivée de Hitler au pouvoir: en avril 1933, le régime publia de premières listes noires, et les premiers autodafés, nous l'avons vu, eurent lieu au mois de mai. Les Juifs et les communistes furent expulsés des institutions culturelles, interdits de publication, d'exposition, de concert: par exemple Franz Kafka, Heinrich Heine, Félix Mendelssohn-Bartholdy, Gustav Mahler, les chefs d'orchestre Otto Klemperer et Bruno Walter – seule la *Lorelei* de Heine, le plus célèbre poème

¹ En revanche, la fameuse formule qu'on lui prête: "quand j'entends parler de culture, je sors mon revolver", est apocryphe.

² Et bien imbu de son génie. Il affirma un jour que « si l'Allemagne n'avait pas perdu la guerre, [il ne fût pas] devenu un homme politique, mais un grand architecte, quelque chose comme un Michel-Ange ».

allemand, que l'on ne pouvait tout de même pas retirer des manuels et des anthologies, continua à y figurer avec la mention "auteur inconnu". Les nazis épurèrent les bibliothèques et les musées de tout ce qui n'était pas "conforme à l'esprit allemand".

Dès les premiers mois, et surtout à partir de 1935, le régime organisa des expositions d'"art dégénéré"; la plus importante et la plus célèbre eut lieu en 1937, en parallèle avec une exposition d'art "authentiquement allemand". Les œuvres "dégénérées" étaient accompagnées de slogans visant à les ridiculiser, et, à titre d'instructive comparaison, de dessins de malades mentaux; les prix payés par les musées pour leur acquisition étaient dûment mentionnés, afin que le bon peuple s'indignât de tant d'argent jeté par les fenêtres par l'ancien régime. Le catalogue de l'exposition distinguait des thèmes comme "les manifestations de l'art raciste judaïque", "la femme allemande tournée en dérision", l'"invasion du bolchevisme dans l'art", "la folie érigée en méthode", "la nature vue par des esprits malades"... En mai 1938, une "loi sur la saisie des productions de l'art dégénéré" autorisa la confiscation sans compensation de ces œuvres – les nazis détruisirent une bonne partie de ces prises et des réserves des musées allemands, parfois publiquement par autodafés; Göbbels se servit au passage; les œuvres des artistes les mieux cotés (entre autres Picasso, Van Gogh, Klee, Kandinsky) échappèrent aux flammes, car tout était bon pour financer l'effort de guerre: elles furent vendues (publiquement) à l'étranger.

Les expositions moquant l'"art dégénéré" jouirent d'une popularité notable: l'idée d'une décadence des arts et d'une dégénérescence morale n'était pas que nazie, loin de là; l'*intelligentsia* moderniste, qui ne vivait que pour un avenir dans lequel son génie serait reconnu, avait refusé de rechercher un langage esthétique accessible aux Allemands de son temps, elle n'avait pas fait grand-chose pour vaincre leur mépris, pour s'extraire de son ghetto (notamment la fraction d'extrême-gauche, confite dans sa détestation de la bourgeoisie, du "goût bourgeois" et de la démocratie weimarienne). Dans ces conditions, elle ne put que céder la place, sans combat, à la pire des réactions artistiques.

Les nazis récrivirent les manuels de littérature et d'Histoire de l'art en mettant l'accent sur les chantres de la nation, sur les poètes romantiques du terroir et de la nature "vierge" et "originelle", sur les peintres de la vie rurale ou militaire, sur les vomisseurs de scènes folkloriques édifiantes et d'allégories historiques comme les académies pompières en avaient produit par centaines; et aussi sur les musiciens de la tradition romantique "nationale", notamment Wagner. Dans le mouvement des idées, ils mettaient l'accent sur la Réforme et le romantisme, épisodes jugés plus spécifiquement "allemands".

Surtout, ils essayèrent de favoriser l'éclosion d'un art nouveau, chargé de glorifier les valeurs nazies et de les inculquer à la population, d'un art où les artistes seraient des "soldats de la propagande"; d'un art pédagogique, populaire, accessible à tous et compréhensible par tous, d'un art qui jaillirait du peuple. Concrètement, la seule musique tolérée était celle de la tradition wagnérienne; en architecture, un néoclassicisme glacé, raidi, surdimensionné; en peinture, un réalisme à la limite de la photographie. Cette esthétique rétrograde et "pompière" rappelle fortement l'art stalinien, sans qu'il soit besoin, pour expliquer ces ressemblances, d'évoquer un processus de copie, mais simplement une communauté de génération et de vision du monde: les petits-bourgeois russes et allemands nés à la fin du XIXe siècle qui commirent les révolutions nazie et bolchevique avaient tout simplement la même image du peuple et de ses goûts, qu'ils assimilaient aux leurs – avec raison dans une certaine mesure: la popularité de cet art a été réelle.

La première fonction de l'art/propagande nazi était la glorification du Führer, présenté comme un génie omniscient, père de la nation, stratège hors pair, artiste génial¹, véritable Messie envoyé du Destin et attelé de toute son énergie à la victoire finale de la horde teutonne. Tout ce que faisait le Führer était bon pour son peuple, le "but" (non précisé) ne pouvait être atteint qu'en suivant aveuglément le Führer; chaque Allemand devait le vénérer, lui obéir et même aller au-devant de ses désirs. L'art/propagande valorisait tout particulièrement ses succès économiques (la réduction du chômage) et diplomatiques (l'effacement progressif de la honte du traité de Versailles). La photographie était particulièrement sollicitée pour diffuser l'image du Führer; mais il y avait aussi toute une production de chromos, de figurines, de brochures, de disques. À un niveau plus élitiste les peintres multipliaient les portraits du Führer, souvent représenté au milieu de la foule, passant en revue les troupes, baptisant les drapeaux lors du cérémonial de la *Blutfahne*, ou au contraire seul dans un paysage agreste, symbolique de l'Allemagne "éternelle" – ces œuvres, elles aussi, étaient abondamment diffusées sous formes de reproductions de qualité inégale –. Parfois le message passait par des voies plus subtiles: ainsi une toile célèbre de Paul Mathias Padua, intitulée *Le Führer parle*, représente une famille de paysans rassemblés, attentifs et silencieux, autour d'un poste de radio: Hitler n'est pas physiquement représenté, sauf une photographie sur le mur et son nom sur un journal, mais son charisme imprègne toute la scène. C'est l'une des plus efficaces restitutions par l'image d'une atmosphère sonore que je connaisse.

Il fallait aussi donner une image tangible, impressionnante de la grandeur présente et à venir du "Reich de mille ans" qui venait d'être fondé. C'était le rôle de la sculpture, volontiers kolossale, dont le représentant le plus apprécié était Arno Breker, et surtout celui de l'architecture à laquelle Hitler s'intéressait particulièrement: « nous créons les monuments sacrés, les symboles de marbre d'une nouvelle civilisation. J'ai dû commencer par là, pour marquer d'un sceau indestructible mon peuple et mon époque ». Le Führer suivait avec passion les projets de son architecte favori, Albert Speer, passant des nuits entières à discuter avec lui, s'inquiétant et le réclamant dès qu'il n'avait pas donné signe de vie durant une semaine; il révisa de sa main les plans de certains édifices.

Ce fut en 1934 que ce secteur passa sous la coupe de Speer, qui avait attiré l'attention du Führer en réalisant la mise en scène des cérémonies du Premier mai 1933 à Berlin, puis du premier congrès de la N.S.D.A.P. au pouvoir, en septembre – avant de travailler la pierre, Speer avait travaillé la foule, matière première per excellence de l'art totalitaire. Hitler lui confia l'aménagement du complexe monumental de Nuremberg, avec un champ-de-Mars de mille cinquante par sept cents mètres (il y tenait cent quarante mille personnes), encadré par des tribunes prévues pour accueillir cent soixante mille personnes et rythmé par vingt-quatre tours de quarante mètres de haut; une tribune d'honneur couronnée d'une statue de soixante mètres; une route de parade de deux kilomètres de long et de quatre-vingt mètres de large; un stade de quatre cent mille places; une salle de congrès et une salle de la Culture. Ce fut Speer aussi qui dessina le pavillon de l'Allemagne à l'exposition universelle de Paris, en 1937: haut de cinquante-cinq mètres, surmonté d'un aigle colossal tenant dans ses serres une croix gammée, il faisait agressivement face au pavillon soviétique, surmonté d'un groupe représentant des prolétaires à l'assaut de l'avenir. Puis Speer réalisa la nouvelle chancellerie du Reich, inaugurée en 1939, et décorée de sculptures de Breker. Le bureau de Hitler mesurait quatre cents

¹ Les aquarelles de Hitler, publiées en album en 1936, furent tirées à des millions d'exemplaires, tout comme *Mein Kampf*. Cela rappelle, d'assez loin malgré tout, les ambitions artictico-politiques de certains Empereurs romains (comme Néron) et chinois.

mètres carrés, on y accédait par une porte de six mètres de haut... Ce n'était que la première étape d'un réaménagement complet de la ville de Berlin, qui, s'il eût pu avoir lieu, eût comporté une avenue des Champs-Élysées de cinq kilomètres de long (ceux de Paris en mesurent deux), jalonnée de mignonnes cahutes, notamment, à une extrémité, une salle de réunion prévue pour accueillir cent quatre-vingt mille personnes debout, haute de deux cents quatre-vingt dix mètres et surmontée d'un dôme de deux cent cinquante mètres de diamètre intérieur et de deux cent trente mètres de haut, lui-même surmonté d'un aigle tenant dans ses serres le globe terrestre; à l'autre, un arc de triomphe de cent soixante-dix mètres par cent vingt¹ à la gloire des morts de la première guerre mondiale. En 1938, s'ajouta à ce projet déjà délirant, celui d'un palais de deux millions de mètres carrés, relié au grand dôme par un réseau de galeries, et donnant sur une place Adolf-Hitler, fermée avec un balcon pour les discours sur le modèle de la place Saint-Pierre à Rome².

Speer lui-même reconnut après la guerre que la mégalomanie de Hitler (qui répondait à celle de Staline: l'un et l'autre étaient en concurrence ouverte pour le titre de l'homme ayant fait construire le plus grand bâtiment de l'Histoire) avait fait disparaître toute trace de bon goût, et que l'ensemble rappelait plutôt les « fastueux palais des despotes orientaux » que la Grèce classique: bref, un art « décadent »... Ajoutons que Göring avait ses propres projets, qui ne donnaient pas non plus précisément dans le minimaliste; lui rêvait de jardins suspendus.

Il fallait aussi glorifier les réalisations du régime; celles-ci étaient elles-mêmes conçues comme des monuments, notamment les autoroutes, soigneusement paysagées, avec des ponts qui devaient être obligatoirement en pierre du pays (la référence aux routes romaines était explicite).

Cette attention à l'intégration des autoroutes dans le paysage s'expliquait aussi par une autre raison: la modernité ne devait pas remettre en cause l'image de l'Allemagne éternelle telle que les nazis la rêvaient, une *ur-Allemagne* bucolique et idyllique. L'Allemagne telle que l'art/propagande nazi la représentait était d'abord une Allemagne rurale, paysanne, alors même que le pays se lançait dans un grand programme industriel pour les besoins de la préparation de la guerre: la paysannerie était le fondement de la nation, le plus pur de son sang (*Blut*); enracinée dans le sol allemand (*Boden*), restée à l'écart de la ville capitaliste et cosmopolite, elle était porteuse des traditions originelles³. De nombreuses toiles représentaient des travaux des champs, des paysages néo-romantiques

¹ À titre de comparaison, l'Arche de la Défense est un cube de cent mètres d'arête.

² Hitler accordait une attention particulière à la qualité des matériaux, non seulement pour des raisons de prestige présent, mais aussi parce qu'il était extrêmement inquiet de l'aspect que ces monuments revêtiraient au bout de quelques siècles, voire à l'état de ruines: fasciné par les ruines gréco-romaines, hanté par l'idée spengliérienne de déclin des civilisations, obsédé par la mort, il pensait l'architecture de son temps en termes de ruines futures. Il fit même établir des maquettes des futurs monuments à l'état de ruines, alors qu'ils n'étaient point encore bâtis. En posant la première pierre de la salle des congrès de Nuremberg, il déclara: « même si le Mouvement devait être réduit au silence, ce témoin, après plusieurs millénaires, parlera encore de lui au sein d'un bois sacré de chênes antiques, et les hommes contempleront, avec une stupeur empreinte de vénération, le premier des édifices géants du III^e Reich ».

³ Pourtant la définition de la race selon Hitler était purement biologique; mais sur ce point précis les nazis étaient influencés par les très anciennes théories du climat, selon lesquelles l'esprit d'une nation est le produit des conditions naturelles de la terre qui la voit se développer.

de forêts et de montagnes éternelles, des fêtes villageoises, d'accortes *Vénus paysannes* (selon le titre d'un tableau de Sepp Hilz): une campagne "éternelle" en costumes médiévaux (réinventés au XIXe siècle), où les blés s'offraient à la faux et où l'on labourait à l'aide de bœufs. Au cinéma, il y eut tout une vague de films "alpestres"; à l'écrit, la "littérature de terroir" fit rage. L'art nazi représentait volontiers aussi le monde de l'artisanat, forgerons, tailleurs de pierres et autres serruriers; les représentations d'ouvriers de l'industrie moderne n'étaient pas absentes, mais évidemment elles mettaient l'accent sur la force physique et non sur la dureté et l'ingratitude du labeur, sans parler des luttes sociales – il faut cependant mettre à part les films de propagande fondés sur la biographie des "martyrs" du nazisme, victimes des brutalités judéo-bolchevistes, comme Horst Wessel ou le *Hitlerjunge Quex*; il fallait bien qu'ils eussent pour cadre les agglomérations industrielles et que l'on y vît des communistes, lesquels, à la fin du film, soit étaient éliminés, soit se convertissaient au nazisme.

L'homme nouveau était représenté selon des canons physiques bien précis, hérités de l'Antiquité et du néoclassicisme mais revus et corrigés d'après les classifications racialistes du XIXe siècle; robustesse et santé physique, force, énergie, mouvement, dynamisme caractérisaient la représentation du corps masculin; robustesse et santé aussi, mais douceur et soumission, maternité, fécondité, celle du corps féminin – le nu, plus ou moins colossal, étant la forme de représentation la plus prestigieuse. Le caractère très sensuel de ces représentations, notamment celles d'adolescents des deux sexes (particulièrement éclatant dans *Les jeux du stade* et dans la propagande concernant la *Hitlerjugend*, par exemple le film *Hitlerjunge Quex*; moins net chez le glacial Breker), ne faisait évidemment l'objet d'aucun discours officiel – se passait également de commentaire, le goût de Hitler pour des thèmes tels que *Léda et le cygne* ou *Le jugement de Pâris*: femmes violées, femmes offertes... On peut enfin relever, plus classiquement, l'abondance de scènes de camaraderie virile des plus ambiguës (le terme technique est: "chargées d'homoérotisme").

Tout cela au service d'une exaltation de la violence et de la guerre, représentée comme une fête, de la sublimation esthétique du sacrifice, du martyre au service de la cause allemande, bref de la mort: la destinée du peuple ne pouvait se réaliser que par le sang versé, celui des nazis comme celui de leurs adversaires – cette obsession touchait parfois de fort près, dès les débuts du régime, à un vertige de l'autodestruction, comme dans ce slogan de la *Hitlerjugend*: « nous sommes nés pour mourir pour l'Allemagne », ou dans cette exhortation de Göbbels à la S.A.: « si étrangère à la peur, si proche de la mort, salut à toi, S.A. ».

Le contrôle et la répression n'expliquent pas tout: la plupart des intellectuels et des artistes allemands acceptèrent de se censurer, de se "normaliser" – ceux en tout cas à qui le régime laissa le choix. Ils n'adoptèrent pas forcément tous les canons de l'esthétique nazie, en particulier son racisme; mais ils acceptèrent de produire en Allemagne nazie, et, trop souvent, pour elle. De nombreux universitaires, en particulier, se laissèrent dévoyer par leurs faiblesses pour les idéologies de l'État fort et du pangermanisme; l'hostilité à la démocratie, notamment sous sa forme weimarienne, était des plus répandues dans les milieux intellectuels, et l'idée qu'"on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs": l'essentiel était la reconquête de la grandeur nationale, et, ce disant, de nombreux intellectuels n'avaient pas le sentiment d'exprimer une position politique¹.

¹ L'Allemagne n'avait pas de tradition "intellectuelle" au sens français du terme; l'avant-garde politisée n'y avait aucun prestige; on y respectait profondément l'universitaire, même dormeur, et le prestige de celui-ci était d'ordre social tout autant qu'intellectuel: lui aussi

Des artistes déjà reconnus avant 1933 acceptèrent de se mettre au service de la *Weltanschauung*, tels le sculpteur Arno Breker, la cinéaste Leni Riefenstahl, le chef d'orchestre Wilhelm Fürtwängler. Les hommes de culture proches de la droite traditionnelle eurent des attitudes contrastées: certains refusèrent toute collaboration dès le début (ainsi Stefan George et Jünger, qui refusèrent la présidence de l'Académie prussienne de Littérature après l'éviction de Heinrich Mann¹); d'autres eurent des moments d'égarement plus ou moins longs, notamment le poète Gottfried Benn et le peintre Emil Nolde. Pourtant ceux-là aussi finirent par avoir des ennuis avec le régime à la fin de la décennie et durant la guerre (Nolde fut exposé avec les "peintres dégénérés" en 1937, et fut assigné à résidence en 1941; on lui interdit de peindre²).

Le cas le plus polémique est celui du philosophe Martin Heidegger (1889-1976) qui accepta le poste de recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau en mai 1933, et fit la déclaration suivante: « que la règle de votre être ne soit ni les idées ni les théories intellectuelles! Le *Führer* lui-même, et lui seul, est la réalité allemande d'aujourd'hui et de demain, et sa loi ». Il démissionna en février 1934, et dès 1934-1935 certains idéologues nazis commencèrent à l'attaquer; mais il conserva sa carte du parti nazi jusqu'en 1945, écrivit deux lettres de dénonciation, publia un petit ouvrage en 1943, et accepta, pour une réédition d'*Être et temps*, de supprimer la dédicace à son maître Husserl, qui était juif³. Heidegger ne s'est donc pas engagé activement dans la propagande du régime; ce n'était pas un nazi: sa conception de monde le portait plutôt, en politique, à une sensibilité radicalement réactionnaire, hostile au progrès technique et à la perte du sens du sacré dans le "nihilisme" de la civilisation individualiste moderne – des thèmes plus proches de ceux de la droite *Völkisch* que du populisme nazi, et exempts de relents racistes: l'antisémitisme de Heidegger était tout de conformisme. Le cas Heidegger invite plutôt à réfléchir sur la faiblesse humaine, sur l'attrait du confort et des honneurs, et

participait d'un édifice de respects mutuels, respect des institutions, des pouvoirs en place, etc... Voyez la citation de Kosztolanyi au chapitre 1. En revanche, jamais les hommes de culture allemands n'avaient envisagé leurs responsabilités proprement politiques. En 1933, ils se retrouvèrent piégés, forcés de servir, avec leur prestige institutionnel, un régime qui souhaitait politiser même les mathématiques et la physique.

¹ Mais, contrairement à George, Jünger continua à publier, chez les derniers éditeurs indépendants (*Sur les falaises de marbre* date de 1939, mais lui valut des ennuis; Hitler intervint en sa faveur).

² Voyez le roman *La leçon d'allemand*, de Siegfried Lenz, paru en 1968.

³ Voyez le livre accusateur de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*, paru en 1987: ce livre, polémique et excessif, a provoqué un violent débat, à la hauteur du statut philosophique de Heidegger.

N.B. En France, c'est très largement Sartre qui a attiré l'attention sur Heidegger, en plaçant cet homme encore jeune sur le même plan que Hegel et Husserl dans *L'être et le néant*, paru en 1943. Il n'y a pas d'allusions aux positions politiques de Heidegger dans ce livre (ne serait-ce que parce qu'il a été publié sous l'occupation allemande); mais en 1946, dans *Les Temps modernes*, Sartre a tenté de sauver le philosophe des faiblesses de l'homme. Cette opposition me semble un peu courte: elle fait bon marché du facteur "communauté des haines" que j'évoque un peu plus bas. Aux États-Unis, c'est plutôt Annah Arendt, son élève et son amante, qui a fait connaître Heidegger (voyez au chapitre 4): d'où d'autres paradoxes, puisqu'elle était juive – mais la *pensée* de Heidegger n'a rien d'antisémite.

surtout sur la capacité de certains à s'enrôler, par incapacité ou par refus de réfléchir et au nom de ce que j'appellerais volontiers une "communauté des haines", au service d'idées distinctes des leurs, mais au succès desquels leur manque de lucidité et de courage finit par contribuer. Il amène à souligner que la perception philosophique du monde, même dans une version très innovante et très élaborée, a ses limites (N.B. La vision historique aussi!), et que hommes les plus intelligents peuvent faire preuve d'une extrême bêtise¹, d'une radicale incapacité à saisir la réalité concrète et ses enjeux – il ne suffit pas de penser le monde pour le comprendre.

D'autres refusèrent de mettre leur talent au service de la dictature. Les uns choisirent l'exil intérieur, c'est-à-dire de se taire. Certains se suicidèrent, comme Kirchner. Nombreux furent ceux qui choisirent de s'exiler ou furent expulsés (une bonne partie de ces exilés furent déchus de la nationalité allemande): parfois dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, ou tout au moins dans les premières semaines; ou après la Nuit des longs Couteaux; ou encore plus tard, au rythme des persécutions et des écœurements. Il y eut au total environ cinq mille cinq cents émigrés "culturels", dont vingt-quatre prix Nobel scientifiques. Parmi ceux qui s'exilèrent: Brecht, Döblin, Stefan George, les frères Mann, Musil, Remarque, Zweig; Kokoschka, Kandinski, Gropius, Mies van der Rohe: Bruno Walter, Schönberg, Otto Klemperer, Rudolf Serkin; Albert Einstein, Joseph Schumpeter, Norbert Elias, Theodor Adorno, Hannah Arendt, Karl Popper, Fritz Lang. Les universités de Berlin et de Francfort-sur-le-Main perdirent, par exil ou épuration, le tiers de leur corps professoral; celle de Nuremberg, le quart. La culture américaine en tira un immense profit².

V-L'organisation économique du IIIe Reich.

En 1993 encore, le leader de la droite populiste autrichienne, Jörg Haider, a déclaré qu'"Hitler avait eu bien des défauts, mais qu'au moins il avait rétabli le plein emploi", ou quelque chose d'approchant. On aurait tort de croire qu'aucun Allemand, aujourd'hui, en son for intérieur, n'est en accord avec cette formule, même si aucun homme politique présentable n'ose plus la reprendre à son compte; on entend en France, du reste, des choses tout aussi ignobles sur les supposées réussites sociales du communisme. La "réussite économique et sociale" du régime nazi était avant-guerre **l'un des arguments essentiels de la propagande du régime**, avec la restauration d'un État fort et le rassemblement progressif de toute la nation allemande en un seul Reich (alors que la politique antisémite était moins bruyamment revendiquée, pour des raisons de respectabilité internationale, et que l'élimination des "dégénérés" avait lieu en secret). Et c'était une propagande qui portait, aussi bien en Allemagne même que dans le reste de l'Europe où elle servait à certains d'argument pour "relativiser" le caractère dictatorial du régime, selon une vieille antienne qu'on entend toujours aujourd'hui, à propos de la Chine par exemple: le régime n'est pas démocratique mais au moins le pays fonctionne, l'économie progresse, donc les gens sont heureux, et dans ces conditions qu'ont-ils à faire de la liberté?

Il faut donc examiner les fondements de cette "**réussite**", mais sans en perdre de vue le **caractère complètement artificiel et déséquilibré**. Hitler a rétabli le plein emploi, mais au prix de l'enrôlement de centaines de milliers de jeunes gens sous les drapeaux et de la multiplication d'emplois très peu productifs; la paix sociale, mais par le biais d'une caporalisation générale de la société; il a relancé la production, mais

¹ Sur ce thème que je reprends de Raymond Aron, voyez aussi le cours sur la Russie, au chapitre 6.

² Voyez le cours sur les États-Unis, au chapitre 5.

essentiellement au profit des industries de guerre; il a mis fin à la misère, mais moyennant une politique d'autarcie et de pénurie organisée qui n'avait aucune chance de durer très longtemps sans déboucher sur une nouvelle et très profonde crise. Il le savait du reste, et s'en contrefichait: ses projets pour l'Allemagne n'étaient pas de nature économique; l'économie pour lui n'était pas une fin en soi, elle était au service du politique. Le projet des nazis n'était pas de construire une Allemagne stable et prospère, mais de préparer la guerre en mobilisant à très court terme toutes les forces vives du pays. Une fois celle-ci gagnée, le pillage des pays vaincus, la mise en exploitation de l'"espace vital" est-européen, la réduction en esclavage des races inférieures rétabliraient les équilibres mis à mal par la mobilisation de l'ensemble de l'économie au service du projet hitlérien.

Lors de la campagne électorale de 1932, Hitler avait demandé quatre ans aux Allemands pour rétablir l'économie et résorber le chômage (il y avait six millions de chômeurs en janvier 1933). Il n'avait pas l'intention pour ce faire de bouleverser les structures économiques du pays, surtout pas d'abolir la propriété privée: ce n'était pas un collectiviste. En revanche, il haïssait le libéralisme économique; l'idée d'initiative individuelle, celle de la "main invisible du marché" ne pouvaient inspirer que de la répugnance à un homme qui ne s'intéressait pas aux individus mais aux races, donc aux groupes, et pensait en termes de rapports de forces et non de coopération et d'échange. Ce qui l'horrifiait dans le capitalisme, c'était son caractère "apatride" (on dirait aujourd'hui: mondialisé); ce qui le dégoûtait chez les libéraux, c'était qu'ils prétendaient traiter sur le même plan avec les étrangers comme avec les Allemands, avec les Juifs comme avec les Aryens: ils étaient donc largement responsables de l'affaiblissement, de l'"enjuivement" de l'Allemagne. Hitler souhaitait qu'un État fort canalisât les efforts des individus, les disciplinât, mît fin à l'anarchie improductive, perverse, absurde du capitalisme, à l'écrasement du peuple par les trusts, les oligopoles, les oligarchies (forcément "cosmopolites"). C'était sa version du "socialisme", proche du *Kriegssozialismus* prusso-wilhelmien de la période 1914-1918¹. Elle devait beaucoup aussi aux mentalités organicistes et corporatistes du XIXe siècle, à un certain proudhonisme dégénéré des années 1900: chaque individu (chaque cellule), chaque entreprise (chaque organe) devait trouver sa place, sa fonction naturelle, pour concourir avec discipline à l'harmonie du "corps social", une fois éliminés les improductifs, les "parasites", les profiteurs. On retrouvait enfin dans les conceptions hitlériennes de l'économie des traces des diatribes des populistes de tous les temps contre les "gros"².

De fait, le régime nazi fut aussi peu proche et aussi peu dépendant de la bourgeoisie d'affaires qu'il est possible de l'être – il lui ôta toute autonomie; il ne la respecta que dans la mesure où il en avait besoin pour ses projets belliqueux, et dans celle où, contrairement aux

¹ Je montre, dans le cours sur la Russie (au chapitre 2), que cette conception de l'organisation de l'économie avait exercé une forte influence sur Lénine et sur les bolcheviks. Mais chez eux, elle se superposait à un collectivisme de principe: la modification des structures de l'économie était le point fondamental de leur programme. Pour Hitler en revanche, tout cela n'était qu'intendance.

² Depuis leur premier programme jusqu'à leur arrivée au pouvoir en 1933, les nazis avaient promis de démanteler les grands magasins pour sauver la boutique – en fait, lorsqu'ils furent au pouvoir, ils se contentèrent de diminuer les impôts des petits commerçants; à plus forte raison, bien entendu, ils ne démantelèrent aucune grande entreprise industrielle (bien au contraire, ils s'appuyèrent sur elles pour leur production de guerre).

bolcheviks, les nazis ne traînaient pas dans leur bagage idéologique tout un fatras d'idées antiéconomiques: ils réservaient leur irrationalité à d'autres thèmes. Une partie de la bourgeoisie d'affaires ne voulut pas voir cette réalité: jusque très tard, elle confondit Hitler avec un Napoléon III.

En revanche Hitler n'était pas un nostalgique des inégalités anciennes, un admirateur des vertus saintes ou héroïques de la pauvreté. Au sein de la race supérieure il y avait bien sûr des inégalités tout à fait légitimes (ainsi les membres du parti nazi étaient des privilégiés, les S.S. étaient des privilégiés parmi ces privilégiés), mais elles n'étaient pas fondées sur des critères sociaux, ni sur l'hérédité: elles se fondaient sur la "valeur raciale" (les qualités physiques), et sur les "qualités de chef". Pour le reste, et notamment pour ce qui concernait le niveau de vie, tous les Aryens devaient être traités sur un plan d'égalité: démagogue populiste à la rhétorique volontiers égalitariste, Hitler se proposait bien, entre autres, d'améliorer le niveau de vie de tous les Aryens – mais ce n'était pas le but ultime de sa politique, cela ne l'intéressait que dans la mesure où un peuple satisfait était un peuple docile¹. Était-ce la traduction en termes nazis d'idées dans l'air de l'époque, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne? Peut-on assimiler les grands travaux hitlériens, les autoroutes notamment, aux grands travaux rooseveltiens comme la T.V.A.²? Pas vraiment. On ne peut pas parler d'une stratégie de relance par la consommation, car le projet de Hitler n'était pas précisément de faire circuler l'argent, de dynamiser les échanges économiques, de construire la prospérité par le libéralisme dans la paix: la relance de l'économie allemande dans les années 1930 se fit bien par la demande, mais celle des industries de guerre et non pas celle des ménages: "les canons avant le beurre", pour détourner un slogan célèbre de Göring³.

Le corporatisme du régime hitlérien touchait non seulement l'organisation interne des entreprises, avec le D.A.F. et le *Führerprinzip* dans l'entreprise, mais aussi l'organisation d'ensemble du secteur industriel et des services. En novembre 1934 il apparut une Chambre économique du Reich qui regroupait les entreprises en six branches: industrie, artisanat, commerce, banque, assurances, énergie. Ces six grandes branches étaient divisées en corporations organisées par types de production. Au départ, la Chambre économique du Reich s'occupait essentiellement de la répartition des matières premières; après 1936 les chefs de branche, qui étaient des chefs d'entreprise et non des fonctionnaires, eurent de plus en plus tendance à régenter l'ensemble de l'activité de leur secteur. Les entreprises étaient encouragées à fusionner: la part des *Konzern* dans l'économie augmenta beaucoup.

La recherche de l'autarcie⁴ constituait une priorité dans la perspective d'un conflit qu'on souhaitait bref, mais qui pourrait

¹ Il n'était pas spécialement intéressé par la santé des entreprises, par les profits, par les taux d'épargne et autres considérations économiques: il n'était plus question d'une politique de déflation à la Brüning, qui avait montré son inefficacité économique et ses conséquences politiques désastreuses; mais pour ne pas choquer les Allemands traumatisés par la banqueroute de 1923, Hitler refusait le recours à l'inflation et au déficit budgétaire.

² Voyez le cours sur les États-Unis, au chapitre 3.

³ Dont la forme est très exactement: « l'acier a toujours fait un Reich fort, le beurre et la graisse, des peuples gras ».

⁴ Ce mot est un synonyme d'"autosuffisance", mais comme il a été forgé par Mussolini il a des connotations politiques très particulières. L'autosuffisance est un état objectif; l'autarcie est le résultat d'une politique, inspirée par le nationalisme ou tout au moins imposée par un régime dictatorial – le terme s'emploie aussi pour l'U.R.S.S..

éventuellement se prolonger, d'autant que le *Reich*, enclavé, ne pouvait pas compter sur le commerce maritime. Dans un premier temps, l'Allemagne n'étant pas encore assez forte, elle était bien obligée de déroger au principe de l'autarcie dans le but de se renforcer; du reste Hitler savait très bien qu'elle n'avait pas les moyens de se replier très longtemps sur elle-même – l'autarcie totale serait pour les mois précédant la guerre, mais en attendant les échanges avec l'étranger devaient être entièrement soumis aux nécessités de la préparation du conflit. En septembre 1934, le commerce extérieur fut réorganisé par le biais d'un "nouveau plan" qui avait pour but de freiner les importations de produits finis, ainsi que de produits que l'Allemagne fournissait (la laine par exemple), et d'accélérer l'entrée de matières premières servant au réarmement. Les échanges extérieurs seraient désormais étroitement contrôlés par l'État. Un contrôle des changes très strict fut établi: le mark n'était plus convertible, les taux de change étaient fixés par le gouvernement, et variaient selon les partenaires; de plus les échanges devenaient strictement bilatéraux, c'est-à-dire que le *Reich* n'achetait que s'il pouvait vendre en échange. En d'autres termes, l'Allemagne en était revenue au système du troc. Enfin, l'État encouragea la recherche et la fabrication de produits de remplacement (*Ersatz*): d'abord pour l'essence (l'État signa un contrat en ce sens avec I.G. Farben en décembre 1933), puis pour le caoutchouc, les textiles, etc. Dans ces conditions la balance commerciale redevint positive en 1935.

L'agriculture intéressait tout particulièrement Hitler, tant pour des raisons idéologiques (évoquées plus haut) qu'économiques: en particulier, il fallait éviter le fractionnement excessif des exploitations agricoles, afin que l'Allemagne eût une agriculture rationnelle et productive, et ne dépendît plus de ses importations dans un secteur aussi crucial que l'alimentation. En septembre 1933, la loi sur les biens héréditaires inaliénables (*Erbhofgesetze*) prévoyait que les exploitations de sept hectares et demi à cent vingt-cinq hectares seraient désormais indivisibles (elles ne pouvaient être transmises qu'à un seul héritier) et ne pouvaient plus être saisies pour dettes; de plus, cette mesure qui représentait un retour aux majorats médiévaux flattait le prurit ur-ruraliste du régime. La loi créait également un organisme, le *Reichsnährstand* (de la particule *nähr*: nourricier), qui exerçait une tutelle sur l'ensemble de l'activité agricole: il fixait les prix, les surfaces cultivées, la répartition des cultures, les quantités à livrer à l'État... Puis, en 1934, le régime lança une campagne en faveur de la production (notamment de graisses, d'oléagineux et de légumes secs), dans le but de freiner les importations. Il y eut aussi une campagne de "colonisation intérieure", c'est-à-dire de mise en valeur de terres non exploitées. Les nouvelles exploitations n'étaient guère rentables, mais là n'était pas le problème.

Ces mesures économiques s'accompagnèrent de mesures de réduction artificielle du chômage. Les fonctionnaires licenciés pour des raisons politiques ne furent pas autorisés à s'inscrire au chômage. Les femmes furent renvoyées à la maison: dès 1933, celles de moins de trente-cinq ans furent exclues de la fonction publique (elles devaient se consacrer à la reproduction de la horde); le gouvernement offrit de prêter jusqu'à mille marks pour l'achat de mobilier aux couples dont la femme acceptait d'abandonner son emploi – un peu moins de quatre cent mille de ces prêts furent accordés jusqu'au début 1935. Par ailleurs, les S.A. faisaient pression sur les employeurs pour qu'ils remplaçassent les femmes par des hommes. Une loi de mai 1934 interdit l'embauche d'ouvriers non résidents dans la région, ce qui contribua à décourager l'exode rural... et à faire fuir les chômeurs des régions où le chômage était élevé (ils se dépêchèrent d'aller se faire inscrire ailleurs). La même année, le régime organisa un Service du Travail du Reich, qui accueillait des volontaires dans des sortes de camps militaires; en juin 1935, cette espèce de service "civil" devint obligatoire; il durait six mois.

Ces expédients ne suffisent pas à expliquer l'effondrement du chômage: il y eut aussi une politique systématique de création d'emplois. D'abord bien entendu dans le domaine de l'armement, dont la part dans les dépenses publiques passa quand même de 4% en 1933 à 18% en 1934, puis ne fit qu'augmenter, sans qu'il soit possible de donner des chiffres précis. D'autres chômeurs devinrent soldats, ou bureaucrates du Parti. Dans les premières années, lorsque la guerre était encore une perspective relativement lointaine, l'État encouragea également la création d'emplois dans les industries de biens de consommation, notamment dans l'automobile (en 1933, les Allemands étaient quatre fois moins motorisés que les Français): ce fut le seul secteur de l'économie où il y eut des réductions d'impôts (et, pour les particuliers, des incitations fiscales à l'épargne). Il est vrai que les usines automobiles présentaient l'intérêt additionnel d'être faciles à transformer en usines de chars, le cas échéant...¹ Il y eut aussi, en septembre 1933, un grand plan de développement des infrastructures ferroviaires, autoroutières, aéroportuaires et militaires (les casernes), qui fut lancé de manière très spectaculaire, avec une main-d'œuvre militarisée; là aussi les arrière-pensées expansionnistes étaient évidentes (les cinq mille kilomètres d'autoroutes hitlériennes, construites sous la direction de l'ingénieur Fritz Todt sur ordre personnel du Führer donné en 1933, ressemblaient fort à des couloirs d'invasion – en 1940, Todt devint ministre de l'Armement). Enfin, le régime construisit des logements, ce qui créa d'autres emplois, mais ce n'était pas sa priorité.

En juillet 1935, il n'y avait plus que un million huit cent mille chômeurs et la production avait retrouvé le niveau de 1928. Mais la situation n'était pas stabilisée: dans l'hiver 1935-1936, les difficultés reprirent, il y eut des pénuries alimentaires, on parla d'une "crise du pain" et d'une "crise des matières grasses". Les réformes agricoles tardaient à faire sentir leurs effets; et il était impossible de financer à la fois l'importation de denrées alimentaires et de matières premières pour le réarmement: l'endettement extérieur devenait catastrophique, il fallut bel et bien choisir entre "le beurre et les canons". Dans les usines il y eut un regain de tensions sociales, et même d'agitation politique. Le régime s'en tira par le bricolage: les *Hitlerjunge* furent appelés à la rescousse pour ramasser les vieux métaux et le caoutchouc; Darré, le ministre de l'Agriculture, demanda à chaque agriculteur allemand de cultiver quelques plants de lin pour vêtir les soldats; on lança des campagnes obsédantes pour inciter les Allemands à économiser le textile... Le docteur Schacht, qui réclamait un retour aux règles de base de l'économie libérale, fut écarté en septembre 1936 et Göring lança un Plan de quatre ans d'autarcie et de réarmement: la production passa encore plus étroitement sous le contrôle de l'État, la perspective de la guerre se rapprocha sensiblement. En 1939, l'objectif d'autarcie était atteint dans le domaine des industries de guerre, et aussi, moyennant un rationnement sévère, dans ceux des céréales, de la pomme de terre, du sucre et des viandes.

C'était la fuite en avant – encore une fois, elle était dans l'essence du régime. Les succès en politique extérieure firent taire les mécontents; en 1938 les salaires réels retrouvèrent le niveau de 1929 (ce qui ne voulait pas dire grand-chose compte tenu des restrictions); surtout, les effectifs de l'armée et des industries d'armement, financées par l'État, explosèrent, ce qui contribua à réduire le nombre de chômeurs à quatre cent vingt mille en 1938 (soit 1,9% de la population active) – à tel point qu'il fallut recommencer à embaucher des femmes à partir de 1936,

¹ Pour des raisons démagogiques, à la fin de la décennie le régime lança le projet d'une automobile populaire à la portée de toutes les bourses, la *KdF-Wagen* ou *Volkswagen*. La guerre empêcha le projet, financé sur des ponctions sur les salaires, de se concrétiser; la R.F.A. reprit les études, et le nom.

dans l'agriculture notamment. Mais cette situation ne pouvait déboucher que sur un conflit à court terme. Il fallut l'occupation de la moitié de la Pologne et de la France pour que le rationnement alimentaire se relâchât un peu...

VI-L'évolution du régime nazi durant la guerre.

À partir de la fin des années 1930, les succès extérieurs aidant, la pratique hitlérienne du pouvoir glissa progressivement vers une espèce de « mégalomanie suicidaire » (Kershaw). Durant cinq ans, Hitler avait déterminé à lui seul le cours de l'Histoire de l'Allemagne et du continent européen; jusqu'en 1939 ses objectifs (immédiats tout au moins) n'avaient pas été d'une autre nature que ceux qu'eût poursuivis tout autre gouvernement nationaliste, mais il avait su remarquablement saisir les occasions, pousser ses pions, jouer des faiblesses, des naïvetés et des divisions de ses adversaires. Il avait toujours réussi, il n'avait jamais rencontré la moindre résistance sérieuse. L'Allemagne était en adoration devant son *Führer* – ceux qui ne partageaient pas ce sentiment étaient réduits au silence. En même temps, cette dynamique d'agressions successives ne pouvait se nourrir que d'elle-même: comme je l'ai montré plus haut, un pouvoir charismatique se doit d'aller de succès en succès, une économie déséquilibrée entretient des logiques d'agression. Déjà, en 1936, le "Plan de quatre ans" avait marqué une accélération de la fuite en avant vers la guerre; mais ce fut dans un discours prononcé à huis clos en novembre 1937 que pour la première fois Hitler définit clairement les buts stratégiques du *Reich*, à savoir la conquête d'un espace vital à l'est, et donna une date pour le début de la grande confrontation: 1943. Cette date était essentiellement destinée à rassurer la *Reichswehr*, inquiète de l'impréparation relative du pays; finalement, les démocraties se révélèrent (tardivement) moins molles que prévues, et il fallut se battre à l'automne 1939, une date qui convenait certainement mieux à Hitler vue l'accumulation des déséquilibres.

Encore fallait-il reprendre l'armée en mains: certes elle n'avait fait preuve d'aucune hostilité ouverte envers le régime, mais elle n'était tout de même pas très chaude pour une politique aussi aventuriste que celle que voulait lui imposer son *Führer*; et elle représentait la dernière force organisée susceptible de s'opposer à l'*hybris* hitlérienne. En janvier 1938, des rumeurs commencèrent à courir sur le passé de la toute nouvelle épouse du ministre de la Guerre (on l'accusait d'avoir posé pour des photos pornographiques); pourtant, Hitler et Göring avaient été leurs témoins de mariage. Le ministre accepta, moyennant finances, de partir "en voyage à l'étranger". Puis la *Gestapo* exhuma un vieux dossier contre le commandant en chef de l'armée, pour homosexualité (Hitler connaissait ce dossier depuis deux ans et n'avait jamais réagi): Himmler et Göring parvinrent à convaincre le *Führer* de le chasser¹. Durant dix jours Hitler ne sut que faire: les deux postes étaient vacants... Finalement, le poste de ministre de la Guerre fut supprimé, Hitler prit personnellement le commandement en chef des forces armées et créa un poste de commandant suprême de la *Wehrmacht*, confié à un simple exécutant. Göring, déçu dans ses ambitions ministérielles, reçut en lot de consolation un bâton de *Feldmarschall*. L'affaire s'accompagna d'une purge massive dans l'armée (une soixantaine d'officiers supérieurs furent mutés ou mis à la retraite) et au ministère des Affaires étrangères, lequel fut retiré à von Neurath, l'un des derniers survivants du "cabinet des barons" de 1933, pour être confié à Ribbentrop, un nazi.

¹ Ces accusations crapoteuses rappellent évidemment la Nuit des longs Couteaux. Rien de tel, à ma connaissance, ne s'est jamais passé dans aucun pays communiste: les victimes des procès staliniens ont toujours dû affronter des griefs exclusivement politiques.

L'armée, émasculée, cessa de constituer une force autonome pour devenir une simple "élite fonctionnelle" au service du *Führer*; les nationalistes réactionnaires étaient complètement marginalisés. Cette affaire constitue en quelque sorte la dernière étape de la prise de pouvoir par Hitler. Désormais, la volonté du Führer n'avait plus de bornes, la *Weltanschauung* était la seule ligne politique; à la tête de l'Allemagne il n'y avait plus que des nazis, des idéologues, des aventuriers jusqu'au-boutistes.

Après cette date, l'État se désintégra à une vitesse accélérée en fiefs rivaux: il n'y avait plus de réunions du cabinet (les ministres ne furent même pas autorisés à se retrouver informellement autour d'une chope de bière); un "Cabinet secret du Reich", créé en février 1938, ne se réunit jamais. Puis il apparut un "Conseil de Défense du Reich", mais il ne se réunit que six fois en tout et disparut en novembre 1939; encore en 1943, il apparut un "Comité des Trois" qui n'eut qu'une brève et fantomatique existence. Même la chancellerie du Reich (c'est-à-dire les services administratifs centraux de l'État) vit son rôle décliner: son directeur, Lammers, eut de plus en plus de mal à obtenir des audiences du *Führer*, surtout à partir de 1942. Durant le conflit, un nouveau personnage, Martin Bormann (né en 1900, mort à la fin des années 1970 en Amérique du sud), s'imposa peu à peu: il n'avait adhéré à la N.S.D.A.P. qu'en 1933, mais il contrôlait l'accès au *Führer* grâce à leurs liens personnels (c'était lui qui avait acheté le terrain sur lequel Hitler avait construit sa résidence d'été de Berchtesgaden); son influence commença à grandir après la défection de Hess en mai 1941 et la semi-disgrâce de Göring; en avril 1943 il reçut le titre de secrétaire particulier du *Führer*. Toujours muni d'un stylographe, il notait les moindres paroles de Hitler, même prononcées au vol lors d'un dîner, et les traduisait aussitôt en directives contraignantes.

La chancellerie du Führer (c'est-à-dire le secrétariat privé de Hitler) vit ses pouvoirs augmenter. Ce fut elle par exemple qui organisa les mesures d'euthanasie, sur lesquelles je souhaiterais m'arrêter un moment car elles représentent un cas typique de développement d'une initiative meurtrière sous le III^e Reich. Depuis juillet 1933, quatre cent mille femmes atteintes de troubles mentaux ou de maladies graves avaient été stérilisées; en octobre 1939, en secret et sans consulter le ministère de l'Intérieur, on passa au meurtre. Il n'y eut ni loi ni décret. Hitler ne donna qu'une autorisation orale; ce ne fut qu'après coup qu'il rédigea un ordre écrit de quelques lignes, rédigé sur son papier à lettres personnel et antidaté du jour de la proclamation de la guerre; il y était question de « mort miséricordieuse ». Si la mesure commença à être appliquée avant cette date, et si finalement Hitler lui-même fut obligé de la confirmer *a posteriori*, ce fut à la fois parce qu'elle répondait à un objectif idéologique touchant au cœur de la *Weltanschauung*; grâce à l'empressement des bureaucrates de la chancellerie du *Führer*, prêts à tirer parti de la moindre occasion pour accroître leur pouvoir; grâce à la tendance générale, dans les hautes sphères du régime, à court-circuiter l'administration lorsqu'il s'agissait d'affaires sensibles ou nécessitant d'agir "sans simagrées"; grâce enfin à l'empressement des médecins ordinaires à servir leur *Führer* dans un domaine mettant en jeu des passions bien antérieures au III^e Reich, telles que l'eugénisme et la "santé de la race". L'opération, plus tard étendue à l'U.R.S.S. et à la Serbie, aboutit à l'élimination en deux ans d'environ soixante-dix-sept mille malades mentaux et "infirmités congénitales", dont cinq mille nourrissons que l'on arracha à leurs familles sous prétexte de les diriger vers des établissements spécialisés. L'opération dut finalement être arrêtée à la suite des protestations publiques de l'évêque catholique de Munster: il ne fallait pas troubler les catholiques allemands; mais le massacre se poursuivit, plus discrètement et à plus petite échelle, dans les camps.

Dans la société allemande l'influence du parti nazi augmenta rapidement et les différents centres de pouvoir se radicalisèrent,

notamment les *Gauleiter*, que Hitler réunissait assez souvent et dont l'autonomie s'accroissait par rapport aux cercles dirigeants de la N.S.D.A.P. – c'était encore plus vrai pour ceux des régions annexées: ils ne rendaient de comptes qu'au *Führer*. Il y eut également une prolifération d'"autorités spéciales" dont les compétences empiétaient les unes sur les autres. Ainsi dans le domaine de l'économie, toujours placé sous la coupe des services du "Plan de quatre ans" de Göring, il n'y avait pas moins de vingt-deux "autorités spéciales": pour les prix, la production chimique, la production minière, l'aryanisation des biens des Juifs, etc...

Dans la guerre et le pouvoir désormais absolu, dans une solitude croissante aussi (de moins en moins de personnes accédaient à lui), la personnalité de Hitler se révéla pleinement, avec sa propension à jouer son va-tout sur des décisions fondées sur des "vérités" idéologiques, et non plus comme avant 1938 sur des arbitrages rationnels. La *Weltanschauung* s'imposa progressivement: « l'"idée" devint réalité » (Kershaw). Dès 1939, une partie des dignitaires du régime commença à s'inquiéter de cette dérive, notamment Göring (plus intéressé par la prééminence économique et politique de l'Allemagne que par les théories racistes du *Führer*¹) et le chef de la diplomatie, Ribbentrop (hostile à la Grande-Bretagne avant tout, il avait été l'architecte du pacte germano-soviétique); mais le principe de fidélité personnelle au *Führer* les paralysait – et aussi le fait qu'au-delà des divergences de détail, tout le monde était d'accord sur l'essentiel: l'expansion de la puissance allemande. L'urgence fit le reste: en 1939, les déséquilibres économiques étaient tels que Hitler était acculé à jouer le tout pour le tout. En même temps, il ne prévit pas que les Occidentaux interviendraient, donc qu'il aurait à mener une guerre mondiale. C'était déjà une belle imprudence de se lancer dans une guerre contre la France et le Royaume-Uni quelques mois avant l'hiver! Encore plus fou fut le pari de l'attaque contre l'U.R.S.S., programmée dès juillet 1940, alors que le Royaume-Uni n'était pas encore vaincu, pour mai 1941. Il était prévu de la détruire en cinq mois, soit avant l'automne. Dernier coup de dés, la déclaration de guerre aux États-Unis en décembre 1941, alors que rien dans les traités signés avec le Japon n'y obligeait l'Allemagne: mais pour Hitler cette confrontation était de toute façon inéluctable...

À partir de 1942, les décisions, qui jusque-là avaient encore un vague fond de stratégie (ainsi l'attaque contre l'U.R.S.S. était censée fournir des ressources naturelles pour lutter contre la Grande-Bretagne), devinrent de plus en plus irrationnelles, d'autant plus que la santé du *Führer* se dégradait (il souffrait de nervosité, d'insomnies, de dépression); des signes de dissolution du pouvoir apparurent. De plus en plus coupé de la réalité, retranché dans ses quartiers généraux fortifiés ou dans ses bunkers (il ne visita jamais aucune ville bombardée), Hitler conserva cependant l'intégralité de son autorité et, toute institution ayant disparu, continua à constituer le seul lien entre les différentes sphères du pouvoir. Mais il s'occupait essentiellement des affaires militaires et gérait de moins en moins activement le pays; au lieu de tenter d'élaborer une politique cohérente, il se contentait de réagir, de manière de plus en plus impulsive, le plus souvent sur des points de détail (il avait de plus en plus de mal à prendre des décisions: il lui fallut cinq mois, en 1943, pour régler la question de savoir si les courses de chevaux devaient continuer malgré la guerre). Or l'heure n'était plus à gouverner en dilettante, en faisant confiance à son "génie"... En 1943, Göbbels commença à se plaindre d'une "crise d'autorité", voire d'une "crise du *Führer*". Dans ces conditions, les barons du régime acquirent de plus en plus d'autonomie: notamment Göbbels, qui obtint le droit de publier des décrets; Himmler, qui devint ministre de l'Intérieur en 1943; Speer, qui en

¹ Il avait été à l'origine de l'*Anschluß* et avait négocié les accords de Munich; puis il fut écarté progressivement car il s'inquiétait de l'impatience et de la prise de risques excessive de Hitler.

1942 hérita du secteur des Travaux publics et de l'Armement. Mais aucune de ces positions n'était acquise, car toutes dépendaient de la faveur du *Führer*: ainsi, début 1945, Speer fut écarté d'une partie de ses fonctions.

Même la conduite de la guerre souffrait de cette improvisation: ainsi à partir de 1942 Hitler, convaincu par Speer, misa de plus en plus exclusivement sur les missiles sol-sol V1 et V2, expérimentés à Pennemünde depuis 1941, alors qu'il était difficile d'en produire en grand nombre (c'était une technologie totalement nouvelle), et qu'à partir de 1943 des missiles sol-air eussent été plus adaptés pour répliquer aux bombardements alliés. De même, l'Allemagne se lança dans la fabrication de chars trop lourds et trop lents, inefficaces face aux chars soviétiques plus légers. Hitler ne laissait aucune autonomie aux militaires, qu'il méprisait et dont il se méfiait, pour la détermination de la stratégie allemande face à l'U.R.S.S.; jamais l'état-major, par exemple, n'eût concentré autant de troupes à Stalingrad. Dans les derniers mois, la pulsion de destruction, qui avait toujours été puissante et s'était amplement exprimée à partir de 1942 dans la "solution finale", en vint à se retourner contre l'Allemagne même, comme lorsqu'au début 1945 Hitler ordonna, face à l'avancée de l'armée soviétique, une politique de la terre brûlée qui, vu les circonstances, risquait d'équivaloir à un arrêt de mort contre le peuple allemand¹, ce peuple que Hitler désormais stigmatisait pour n'avoir pas été assez fort, pour n'avoir pas été à la hauteur des ambitions de son *Führer*. À la veille de son suicide, le 30 avril 1944, « dans une atmosphère wagnérienne de fin du monde » (Bracher), Hitler, l'artiste amateur de ruines romantiques, faisait de son pays son dernier monument. Ce qui ne l'empêcha pas de travailler, jusqu'au dernier moment, sur de grandioses plans d'urbanisme...²

Malgré tout, dans le cercle dirigeant les défections furent isolées (le seul cas notable avant 1945 fut celui de Rudolf Hess), tant du fait des effets du fanatisme que de la conscience que les Alliés, à l'heure des comptes, n'allaient certainement pas faire de distinctions entre Hitler et ses sbires. Ils avaient brûlé tous leurs vaisseaux³, et le savaient; par ailleurs Hitler avait fait ce qu'il avait pu pour les "mouiller" au maximum, par exemple en multipliant, devant eux, les références à la "solution finale". Dans les derniers jours, Göring et Himmler tentèrent de se faire attribuer le pouvoir que Hitler, retranché dans son bunker, n'exerçait plus vraiment. Ils furent démis de leurs fonctions et écartés de la succession, qui revint finalement à l'amiral Karl Dönitz (1891-1980).

Dans la conclusion de son livre, Kershaw se demande si nous ne surévaluons pas l'héritage destructif du nazisme à cause de la défaite et de l'ampleur des destructions opérées par le nazisme, y compris la destruction complète des institutions allemandes:

¹ Cet ordre est surnommé l'"ordre Néron".

² En mai 1945, le *Führer* n'avait plus vraiment le choix; mais ses tendances suicidaires s'étaient révélées depuis longtemps, par exemple après le putsch de 1923, ou lors de la crise ouverte par la défection de Strasser en 1932.

N.B. On n'a su qu'en 1999 ce qu'il est advenu du corps de Hitler: les Soviétiques, qui l'avaient trouvé dans son *bunker* berlinois, l'ont conservé à tout hasard, puis en 1971 ils l'ont brûlé et ont dispersé les cendres dans une rivière de R.D.A.

³ Cette expression était souvent employée par Hitler. Elle fait référence, assez approximativement, à la conduite de Hernán Cortés au moment de la conquête du Mexique. Les Espagnols avaient débarqué à Veracruz en avril 1519; lorsque Cortés décida de se diriger vers l'intérieur, il fit saborder et désarmer (non pas brûler) ses vaisseaux pour épargner à ses hommes la tentation de désertir et d'organiser sans lui un retour à Cuba, base arrière de l'expédition. Ils n'avaient plus qu'une solution: prendre Tenochtitlán – et ils réussirent.

« sous-estimerions-nous la capacité du régime hitlérien à se transformer en un système viable de pouvoir si la guerre avait été gagnée »? Peut-être une réorganisation de l'Allemagne et de l'Europe de fond en comble, une véritable révolution économique et sociale, auraient-elles suivi la victoire – mais le style de Hitler, le caractère exclusivement charismatique de son pouvoir, le caractère fondamentalement dynamique et anti-institutionnel de sa vision du monde, incompatible avec toute construction à long terme (selon Max Weber, « par définition, la domination charismatique ne peut retomber dans la "normalité" ou la "routine" »), et aussi l'absence de toute règle claire de succession, rendaient fortement improbable qu'un tel régime un jour se stabilisât: il faut plutôt imaginer, les comparaisons sont miennes, une évolution chaotique à la manière de la Chine maoïste, avec en plus des agressions incessantes contre des ennemis sans cesse plus lointains – sauf peut-être en cas de prise du pouvoir par un homme de l'institution, de la bureaucratie, Himmler par exemple: un Staline nazi, en somme : on peut remarquer que la Chine maoïste a bien fini par se transformer en un "système" plus ou moins stable (il est vrai qu'elle avait pour cela une référence, l'institutionnalisation de la Révolution dans l'U.R.S.S. stalinienne, qui manquait aux nazis)¹.

VII-Les résistances. Les Églises et l'armée face au nazisme.

Il y eut de l'anticonformisme, par exemple des jeunes gens qui s'obstinèrent à écouter du jazz, mais infiniment moins qu'en Italie fasciste et à plus forte raison que dans la France du régime de Vichy; les résistances proprement dites furent faibles et dispersées, jusqu'à la fin.

La K.P.D., pourtant très organisée, ne parvint à maintenir de structures actives en Allemagne que jusqu'en 1935, sans réellement arriver à mettre au point une stratégie de Front populaire; par la suite son bureau politique s'installa à Paris, ainsi que les instances en exil de la S.P.D. Cependant cette Allemagne-là n'avait pas tout à fait disparu: Klemperer assure que chaque fois qu'un Allemand "ordinaire" faisait preuve de gentillesse ou simplement d'humanité envers lui, Juif discriminé, il sentait en lui l'empreinte de la culture communiste; lorsqu'on a connu le courage et la profonde humanité des militants communistes "de la grande époque", on n'a pas de raison d'en douter, même si à l'époque où il rédigea son ouvrage Klemperer était lui-même devenu communiste.

Dans le monde du travail, il y eut surtout de la résistance passive, de l'absentéisme et du "coulage", sur une échelle relativement faible; à l'occasion cela obligea quand même la Gestapo à détacher des S.S. dans des usines. Quant aux élites économiques, à l'exception d'une minorité de profiteurs de guerre elles finirent par comprendre que l'aventurisme hitlérien les conduisait au désastre; mais il y avait longtemps qu'elles n'avaient plus aucun moyen de réagir; elles ne purent qu'essayer de sauver ce qui pouvait l'être – sans éviter d'innombrables compromissions et complicités dans le pillage de l'Europe et dans la politique d'extermination des "races inférieures". Pour le reste, les activités de résistance se bornèrent à la distribution de tracts et de presse clandestine: ainsi le malaise d'une partie de la jeunesse chrétienne munichoise finit par déboucher sur la courageuse, mais suicidaire protestation du groupe de la Rose blanche, actif depuis le printemps 1942,

¹ De toute façon, souligne Kershaw, le pari de Hitler était vicié dès l'origine: il avait lancé une guerre contre les deux plus grandes puissances mondiales à la fois, et il aurait eu beaucoup de mal à consolider ses victoires à long terme, même s'il avait pris Moscou et Londres. En fait, la guerre était déjà perdue à Noël 1941.

qui en février 1943 lança des tracts et peignit des slogans antinazis à l'université de Munich. Ses membres furent fusillés – retenez les noms de Hans et Sophie Scholl; il n'y eut aucune réaction, même au sein de l'Université. Entre 1933 et 1939, quelque douze mille personnes furent "jugées" pour trahison, et quinze mille durant la guerre, ce qui somme toute est très peu. Aucune des catégories de population plus spécialement exposées à la vindicte nazie ne parvint à s'organiser pour résister aux persécutions (surtout pas les Juifs: voyez au chapitre 4). Les seuls actes d'éclat possibles étaient individuels: ainsi en 1939 un menuisier souabe, Georg Esler, tenta d'assassiner Hitler; il agissait seul. Par ailleurs, quatre cent cinquante mille personnes choisirent l'exil et quittèrent l'Allemagne entre 1933 et 1939, dont trois cent trente mille Juifs et vingt-cinq mille émigrés politiques (dont une moitié de communistes). Dans les milieux culturels, déjà évoqués, la "résistance" prit essentiellement la forme de l'exil.

Les Églises ne furent jamais complètement mises au pas, mais il n'y eut pas non plus de résistance active en leur sein; il est vrai que déjà vers 1938, le seul fait d'assister à un office pouvait apparaître comme un acte d'audace. Une partie des Églises protestantes se nazifia: le protestantisme allemand, même s'il n'est que légèrement majoritaire, a toujours eu tendance à se percevoir comme une Église "nationale", par opposition aux catholiques sectateurs d'une foi "étrangère"¹ – ces conceptions avaient dégénéré, chez une minorité de protestants allemands, en diverses formes de nationalisme religieux-völkisch. Dans les années 1930-1933, des "chrétiens allemands" étaient apparus, qui portaient "la svastika sur la poitrine et la croix sur le cœur" et prétendaient expurger les Écritures de tout l'Ancien Testament et des textes de saint Paul. En juillet 1933, les nazis essayèrent de les intégrer à une *Reichskirche*, c'est-à-dire une dénomination strictement allemande; il apparut même un *Reichsbischof* (un évêque du Reich, à Braunschweig). Mais ces créatures du régime ne parvinrent jamais à prendre le dessus sur les anciennes dénominations; au contraire, il apparut un mouvement visant à essayer de sauver l'autonomie des croyants face à l'État totalitaire, l'"Église confessante", dont les membres refusaient notamment de prêter le serment dû au *Führer*. Cette résistance, exclusivement passive évidemment, se plaçait sur un plan strictement spirituel et théologique. Sa plus grande audace fut, en 1936, d'envoyer un mémorandum à Hitler, qui condamnait le racisme et la répression; faute d'avoir obtenu une réponse, les signataires le firent publier en Suisse, ce qui provoqua une vague d'arrestations: l'une des figures de l'Église confessante, le pasteur Martin Niemöller (1892-1984), fut envoyé en camp de concentration. Une nouvelle ébauche de protestation, fin 1938, aboutit à l'arrestation en 1939 du pasteur Dietrich Bonhöffer, qui fut exécuté en avril 1945, à l'approche des troupes alliées.

L'Église catholique résista mieux à la tentation d'une compromission ouverte avec le régime nazi; la fidélité au Pape, l'insistance sur le caractère universel de la communauté catholique au détriment des traditions nationales (on était dans une période extrêmement ultramontaine), et aussi le caractère ouvertement antichrétien de la doctrine nazie (surtout dans la version Rosenberg), constituèrent des garde-fous relativement efficaces.

Rome pourtant n'avait pas réagi à la prise de pouvoir des nazis, à la disparition du *Zentrum* (lequel, il faut dire, avait particulièrement mal manœuvré) ni aux violences des premiers mois. C'était qu'en janvier 1933 le Vatican venait de commencer la négociation d'un concordat avec le Reich – le premier de l'Histoire allemande: jusque-là, il n'y avait eu que des concordats avec les différents États allemands, dont la plupart dataient du début du XIXe siècle. Aussi Pie XI, tombant dans un piège tendu par Hitler,

¹, En Scandinavie les Églises luthériennes ont effectivement le statut d'Églises nationales.

pria les évêques de modérer leurs critiques et abandonna le *Zentrum* à son sort. Le cardinal qui négociait avec le nouveau gouvernement allemand s'appelait Mgr Pacelli: c'était le futur Pie XII (il succéda à Pie XI en 1939). Le concordat fut signé en juillet 1933; il prévoyait l'interdiction de toute activité politique pour les catholiques, mais la survie de l'école confessionnelle et des mouvements de jeunesse catholiques.

Très vite pourtant il apparut que le régime nazi n'était nullement disposé à respecter les termes du concordat: les associations, la presse, les organisations caritatives catholiques furent liquidées peu à peu; à la fin de la décennie, le port d'insignes religieux fut interdit dans les écoles et dans les lieux publics. En 1937, Pie XI publia l'encyclique **Mit brennender Sorge** par laquelle il condamnait la doctrine nazie, sans pour autant déconseiller le loyalisme envers le régime: l'Église de Pie XI avait renoncé à faire de la politique active (en principe... et sauf en Espagne, entre autres); surtout, le Pape avait bien trop peur que Hitler ne se lançât dans des persécutions violentes. Il ne se passa strictement rien lors de l'*Anschluss*: l'Autriche était un pays catholique, mais déjà fort nazifié. En août 1941, l'évêque de Münster protesta en chaire contre l'euthanasie des malades mentaux, ce qui contribua décisivement à provoquer l'arrêt de ce programme, le même mois; les membres de la "Rose blanche" étaient catholiques. En revanche, l'Église catholique ne fit sans doute pas assez pour les Juifs (mais il faut bien comprendre que c'était une attitude générale: personne à l'époque ne comprit la nature ni la portée de la "solution finale", personne ne fit du sort des Juifs une priorité¹). Au total, il y eut moins de compromissions ouvertes, mais aussi moins de protestations publiques parmi les catholiques que parmi les protestants; et surtout aucun examen de conscience après 1945, ce qui explique que l'attitude de l'Église catholique durant cette période fait encore problème aujourd'hui.

Ce fut l'**armée** qui finit par réagir, très tardivement. Fort mécontente de la montée en puissance des S.S., très inquiète de l'approche prématurée (à partir de 1937) puis du déroulement (après 1941) du conflit, elle se taisait et tentait de se protéger des interventions des nazis. Elle était considérée par certains opposants issus des droites traditionnelles comme la meilleure destination pour une "émigration intérieure"², mais il s'agissait précisément d'une attitude apolitique qui ne gênait point le régime – bien au contraire: c'étaient des officiers de valeur, qui faisaient consciencieusement leur travail. Le régime avait su se lier l'armée: en août 1934, le jour même de la mort de Hindenburg, elle avait dû prêter serment d'obéissance inconditionnelle au *Führer*, "devant Dieu", ce qui, compte tenu des mentalités militaires (un serment était une chose sacrée), contribua à étouffer longtemps toute velléité de résistance active; de toute façon, l'idée que le devoir sacré d'un soldat était l'obéissance était profondément ancrée dans les esprits militaires. Puis il y avait eu la brutale reprise en mains de 1938, puis surtout la guerre: prendre le risque d'être associés à une défaite était une lourde responsabilité (les souvenirs de 1918 étaient toujours cuisants); enfin la *Wehrmacht* s'était rendue responsable de suffisamment d'exactions pour craindre les représailles des Alliés, et beaucoup jugèrent que de ce fait son sort était lié à celui du *Führer*.

D'autres, minoritaires, jugeaient au contraire qu'il fallait arrêter les dérives du dictateur si l'on voulait éviter une catastrophe. Il y avait

¹ Voyez au chapitre 4 le passage sur l'attitude des gouvernements alliés, et au chapitre 13 du cours sur la France des notations sur l'attitude des résistants

² Un peu comme après 1877, des Français hostiles à la République continuèrent à accepter de faire carrière dans l'armée: ce n'était pas servir le régime, mais la nation.

eu sans arrêt des complots depuis la fin des années 1930, mais aucun n'avait connu même un début d'exécution; plusieurs réseaux réunissant des membres des anciennes élites, militaires et civiles, avaient été démantelés, notamment celui dit "de l'*Abwehr*" en avril 1943 et le "Cercle de Kreislau" en janvier 1944; il faut aussi évoquer le fameux groupe dit "de l'Orchestre rouge", qui se livra à de l'espionnage au profit de l'U.R.S.S. jusqu'à son démantèlement en 1942. Finalement, lorsque les risques de disparition pure et simple de l'Allemagne se firent immédiats, une poignée d'officiers, menés par le comte Claus Schenk von Stauffenberg (1907-1944), décida de prendre le risque d'organiser une **tentative d'assassinat de Hitler**: elle eut lieu le 20 juillet 1944 – une bombe dissimulée dans une serviette éclata dans une salle du Q.G. de Hitler en Prusse orientale, où le *Führer* s'apprêtait à prendre part à une conférence, à laquelle assistait notamment Mussolini. L'attentat fut un échec (Hitler ne fut que légèrement blessé) et se solda par une répression sauvage¹. Peu de temps après, Himmler prit directement le contrôle de l'armée, laquelle se trouvait désormais placée sous les ordres directs du chef d'une milice privée².

L'opinion publique, ignorante évidemment de tous ces complots, **commença à montrer de sérieux signes de fatigue** à la fin 1942, à la mesure des sacrifices croissants que le régime exigeait d'elle – déjà l'entrée en guerre contre l'U.R.S.S. n'avait pas été très populaire: c'était qu'on n'en était plus à reconstruire une grande Allemagne, objectif que la majorité des Allemands avaient tenu pour légitime, et qu'attaquer un pays allié depuis 1939 apparaissait comme une absurdité. À partir du ralentissement de la progression de la *Wehrmacht* en U.R.S.S., les responsabilités personnelles du *Führer* dans le déroulement de la guerre, son aventurisme, commencèrent à être ouvertement évoquées et critiquées; en réaction, la répression se fit encore plus brutale. Mais **les Alliés commirent une grave erreur en bombardant systématiquement les villes allemandes** pour semer la terreur: au lieu de détacher les Allemands du régime comme ils l'espéraient, ils ne parvinrent qu'à souder la population derrière les nazis, par sentiment d'injustice et par désespoir (la propagande aidant, beaucoup d'Allemands étaient persuadés que cette fois c'en était fini de leur pays, peut-être de leur vie); les nazis n'eurent aucun mal à transformer le mécontentement en haine de l'ennemi. La tension et la peur aidant, jusqu'à la fin de la guerre les manifestations de fanatisme furent innombrables – un phénomène que l'on retrouvait, plus net encore, au Japon. Klemperer évoque à plusieurs reprises les Allemands fêtant l'anniversaire du *Führer* dans l'apocalypse, en 1945. Voici ce que selon lui l'on pouvait entendre à Dresde quelques jours avant cette date (le 20 avril):

« – [Mais] les Russes sont aux portes de Berlin, et les Anglais et les Américains...

– Je sais, je sais, et il y a aussi toutes sortes de gens qui croient que la guerre est perdue.

– Vous-même, vous n'y croyez pas? Pourtant vous avez vu beaucoup de choses et, à l'étranger, vous avez dû aussi entendre beaucoup de choses...

¹ Il y eut de grands procès sur le modèle explicite de ceux de Moscou, et environ cinq mille exécutions; sur ordre du *Führer*, des personnes compromises dans la conjuration furent pendues avec de la corde de piano et suspendues à des crocs de boucher. Le prestigieux chef de l'*Afrikakorps*, Rommel, dut se suicider, mais pour des raisons de propagande le régime maquilla son élimination en mort naturelle et lui fit même des funérailles nationales.

² Par ailleurs, les effectifs de la *Waffen S.S.* explosèrent après Stalingrad: à la fin 1944, il y avait neuf cent mille *Waffen-S.S.*, dont moitié d'étrangers.

– Bah, ce qu'on dit à l'étranger, ce ne sont que des mensonges.

– Mais les ennemis ont déjà pénétré si profondément en Allemagne, et nos ressources sont épuisées.

– Vous n'avez pas le droit de dire cela. Attendez encore quinze jours.

– Qu'est-ce que cela va changer?

– Alors, ce sera l'anniversaire du *Führer*. Beaucoup disent que c'est à ce moment-là que commencera la contre-offensive et que, si nous avons laissé l'ennemi s'avancer si profondément, c'est pour pouvoir l'anéantir d'autant plus sûrement.

– Et vous y croyez?

– Je ne suis que caporal, je ne m'y connais pas assez dans la conduite de la guerre pour pouvoir juger. Mais le *Führer* a déclaré récemment que nous allions certainement vaincre. Et il n'a encore jamais menti. Je crois en Hitler. Non, lui, Dieu ne le laissera pas tomber, je crois en Hitler ».